

LA CHANSON POPULAIRE par de Beurepaire-Froment

DU MEME AUTEUR

Pensées d'un Homme de Treize Ans 1890 (Épuisé).

Pensées d'un Homme de Treize Ans, 2ème édition. Paris, Lechevalier 1894 (épuisé). Œuvre d'adolescence, hautement confirmée par l'homme actuel, pour l'agrément des hypocrites, des jaloux et des imbéciles.

Un Génie Méconnu. Numa Boudet. Paris, Société Libre d'Édition des Gens de Lettres 1899 (Épuisé).

Le 71e Trainglaux, étude de mœurs militaires. Paris, Edition de La Tradition (Épuisé), 1^{er} édition, décembre 1904. 2ème édition, 1905.

LA CHANSON POPULAIRE par de Beurepaire-Froment

La chanson populaire a existé de tout temps et chez tous les peuples ; elle tient à la nature, au caractère même de l'homme. Les traces antiques en sont rares, parce que les chansons populaires n'étaient pas recueillies.

En ce qui regarde des temps plus modernes, et particulièrement la France, si la chanson populaire fut goûtée, ce n'est qu'au XIXe siècle qu'on pourrait trouver, dans la littérature, de nombreuses preuves de ce goût du sens poétique populaire. Non pas qu'on n'en puisse rencontrer trace dans les vieux auteurs français, on le va voir, et le chiffre des exemples pourrait être augmenté, mais ce n'est là que l'exception.

Tandis qu'à partir du XIXe siècle, la chose devient commune. Bien vaste serait le nombre de citations que l'on pourrait bailler, en prose ou en vers, depuis Chateaubriand qui écrivait dans René : « J'écoutais ses chants mélancoliques (du pâtre) qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. » Ci, quelques exemples de la chanson populaire goûtée par des auteurs, du moyen-âge au XIXe siècle.

Il est probable que la chanson *Robin m'aime*, qui se trouve dans *le Jeu de Robin et de Marion* d'Adam de la Halle (XIIIe siècle), est une chanson populaire.

Dans *Renart-le-Nouvel* par Jacquemars Gielée, de Lille, qui date du XIIIe siècle, il est cité, avec quelques rondeaux dont les auteurs sont connus, de très nombreuses chansons populaires. En plus d'un endroit

du poème elles se suivent en kyrielle, notamment dans la description de la réception du « rois Nobles », par « Renars » dans son château de Passe-Orgueil, après que les adversaires ont fait la paix.

Au XIV^e siècle, Guillaume Dufay composa une messe sur le thème musical de *l'Ome armé*, chanson populaire dont il ne reste que le premier couplet et sa musique. Ce thème de *l'Ome armé* fit fortune et, au XVI^e siècle, une quarantaine de compositeurs le boutèrent en usage pour des messes : Brumel, Busnois, Firmin Caron, Compère, Delarue, Josquin Després, Vincent Fouques, Forestyn, Orlando de Lassus, Morales, Jacques Obrecht, de Orto, Giovanni Pierluigi da Palestrina, Philippon, Pipelare, Régis, de La Rue, Vacqueras, etc.

Dans *La Condamnation des Banquets* moralité en vogue dès le XIV^e siècle. Bonne Compagnie indique aux musiciens une dizaine de chansons populaires à "fleuter".

Dans le *Proportionale Musices* (1477) du flamand Jean Tinctor, chapelain de Ferdinand 1^{er}, roi de Sicile, auteur de nombreux ouvrages musicaux, on trouve *l'Ome armé* et d'autres chansons populaires. *Le Proportionale Musices* figure dans les Œuvres théoriques de *Jean Tinctoris*, publiées par Edmond de Coussemaker (Lille, Lefebvre-Ducrocq 1875 ; in-8, XXXVI-536 p., 2^e édition).

Hardouin, seigneur de Fontaine-Guérin, fait prisonnier, en 1395, au château de Meyrargues en Provence, y composa un *Traité de Chasse*, qu'il chevit en 1406, où se trouvent les airs de chasse de l'époque.

Eloy d'Amerval, dans le chapitre CVII de *La Grande Diablerie* (XV^e siècle), énumère les jeux des *pastoureaux et pastourelles*, et il donne le titre de deux chansons :

L'autre chante : « Au joli boquet... »

Ou : « La petite camusette... »

Erasmus écrivait, en 1521, à propos des fêtes de Noël dans les églises : «Alors résonnent les trombones, les trompettes, les cornets, les fifres, les orgues, et l'on chante avec. On entend de honteuses chansons d'amour, d'après lesquelles dansent les mauvais garçons et les filles publiques. Ainsi on court en foule aux églises, comme à un lieu de divertissement, pour entendre quelque chose de gai et de réjouissant. » Il ne faut pas se méprendre, Erasmus prend prétexte de ces gaudiments pour incrêper les catholiques, mais il ne blâme pas les chansons populaires elles-mêmes ; il les prise au contraire gaies et réjouissantes.

Le *Banquet du Boys*, qui fut imprimé vers 1525 (in-12, 6 feuillets), laude les plaisances de la campagne ; il représente les banquetteurs ballant force danses populaires et chantant moult chansons rustiques.

Farce Nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse. Lequel se marie à une Savetière (Lyon, Barnabé Chaussard 1548 ; in-8 oblong).

C'est la première impression connue de cette farce qui remonte certainement plus haut, au moins au début du XVI^e siècle. Elle a été réimprimée par Viollet-le-Duc, dans le tome II du recueil *Ancien Théâtre François de la Bibliothèque Elzévirienne* ; et par Edouard Fournier, dans le *Théâtre Français avant la Renaissance* (Paris, Laplace, Sanchez et Cie, s. d. (1873) ; gr. in-8, VII-462 p. à 2 col.). Dans cette pièce, Calbain et sa femme chantent nombre de couplets de diverses chansons populaires. Dans *La Farce du Savetier* on trouve :

Hay ! avant, Jehan de Nivelles !
Jehan de Nivelles a deux housseaux,
Le roy n'en a pas de si beaux ;
Mais il n'y a point de semelle,
Hay ! avant, Jehan de Nivelles !

Melin de Saint-Gelais a bouté à l'une de ses chansons, comme début et comme finale, ce refrain populaire :

J'oy l'hirondelle
Qui son chant renouvelle.

Clément Marot goûtait à ce point la poésie populaire, qu'un recueil de chansons populaires fut, ainsi qu'on le verra dans la bibliographie, publié par ses soins.

Le remarquable poète caorsinois Olivier de Magny ne pouvait ne pas sentir la poésie populaire :

Ny les gaillardes chansonnettes
Ny au chant des gaies chansons
Voir les garces et les garçons
Fraper en rond, sans qu'aucun erre,
D'un branle mesuré, la terre.

Dans *Les Joyeuses Recherches de la Langue Tolosaine*, Claude Odde, de Triors, cite une chanson populaire toulousaine :

Requinque-te, vieillo,
Requinque-te donc,
Et per que non
Te requinques, vieillo,
Et per que non
Te requinques donc.

(Ragaillardis-toi, vieille, — Ragaillardis-toi donc, — Et pourquoi ne — Te ragaillardis tu, vieille, — Et pourquoi ne — Te ragaillardis-tu donc.)

Au chapitre XIII de *Gargantua*, Rabelais cite une petite apostrophe rythmée, qui paraît bien une composition populaire et traditionniste. Plus loin, au chapitre XLI, un refrain populaire :

Ho, Regnault, resveille, veille,
Ho, Regnault resveille-toi.

Dans *Pantagruel*, qui est sensiblement plus étendu, on trouve des traces plus nombreuses de chansons populaires. Au chapitre XIV, ce refrain noélique :

Qui ne le croit, d'enfer aille au gibet,
Nouël nouvelet.

Dans le *Nouveau Prologue*, il cite tous ces compositeurs du XVI^e siècle qui faisaient de la musique sur des chansons populaires : Josquin des Prés, Ockeghem, De La Rue, Loysel, Janequin, Arcadelt, Sandrin, Morales, etc., etc., et décasse en même temps deux couplets de chansons populaires ; vers la fin de ce Prologue il donne encore un couplet populaire. Au chapitre XXXIII, il baille les titres de deux cents chansons françaises, dont quelques-unes occitanes.

Pierre de Ronsard nous dit :

A l'abry de quelque fougère,
J'escoute la jeune bergère
Qui dégoise son lorelot.

Jean-Antoine de Baïf nous dépeint :

Le jeu lors et le ris, les libres chansonnetes
(Car tout est de vendange), et les gayeres sornetes
Règne entre les garçons, qui aux filles meslez
Emplissent les hoteaux de raisins grivelez...
Ces costaux verdoyans de vignes plantureuses
Ne resonent de rien que de chansons joyeuses.

Joachim du Bellay ne goûtait pas moins la poésie populaire et nous retrayt un paysan égayant son labeur :

Luy-mesme aussi quelquefois se soulage.
Chantant des vers et chansons de village.

Le beau poète savoyard, Marc-Claude de Buttet, contemporain de la Pléiade, et qui est aussi grand qu'aucun poète de ce groupe, n'a pas fauté de goûter la poésie populaire ; on en trouve plusieurs fois la preuve dans son œuvre :

Les bergers, en liesse grande.
Leurs musettes et challemeaux
Font ouïr, et toute la bande
Chante et rechante chants nouveaux.

Comme au chaud midi, Janette
Dégoisant une chanson,
Pignoit sa belle chevrette
A l'ombre d'un verd buisson...

Dans *Le Courtisan Retiré*, Jehan de La Taille nous déclare :
Quel plaisir est-ce aux champs...

D'ouïr du rossignol la fredonnante voix,
Le chant d'autres oyseaux qui caquettent aux bois.
Le chant de la bergère et son amour rustique.

Philippe Desportes était trop vrai poète pour ne pas être éliessé au charme de la poésie populaire. Dans les vers suivants, il nous a retrayt le goût qu'il prenait aux danses champêtres qui, surtout autrefois, se ballaient fréquemment aux chansons populaires :

Si c'est un jour de feste ou de quelque reinage
Ou qu'on chomme le jour d'un patron de village,
Je m'en vay à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les jeunes pastoureux ;
Mon Dieu ! que de plaisir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, dispostement légères,
Bondir en petits sauts, reculer, avancer.
Et de mille façons leurs branles compasser !

Voici des vers tirés de *La Muse Chrétienne* de Pierre Poupo :

Bergers, qui aux fredons de vos gayer musettes
Menez paistre, en dansant, vos troupes camusettes,
Et au son gazouillant de vos doux flajolets
Endormez les pinsons et les rossignolets,
Recordiez entre vous vos chansons les plus belles.

Vauquelin de la Fresnaye, dans *L'Art Poétique François*, apprécie ainsi l'ancienne poésie populaire :

La France tout ainsi comme estant en enfance,
Gaillarde, mesura ses pas à la cadance
Diverse en ces lieux, quand des pasteurs appris
De Bourgogne et Poitou, furent les branles pris...
Chantant en nos festins, ainsi les vau-de-vire
Qui sentent le bon temps, nous font encore rire.

Dans le chapitre III, Banquet rustique de ses *Propos Rustiques et Facecieux* (1547), Noël du Fail parle de danses populaires ballées au son du rebec et du haut-bois. Dans le chapitre IV, *Harangue Rustique*, il retrayt le laboureur partant charruer, en chantant à pleine gorge, et vers la fin du chapitre énumère une douzaine de chansons populaires.

Dans son célèbre livre de *La Vénerie* (1562), Jacques du Fouilloux baille des sonneries traditionnelles de chasse avec les paroles. Il écrit ces vers :

Près d'un rocher, la bergère attendy,
Tantost l'ouy ses brebis erodans.

Qui de sa voix faisoit des plaisans chans ;
Car la coustume est ici en Gastines,
Quant vont aux champs de hucher leurs voisines
Par même chants que mets cy en musique.
Rendant joyeux tout cœur mélancolique...

et il appoind deux chants d'appel de bergères, paroles et musique.

Au chapitre XX du livre I de ses *Essais*, Michel de Montaigne rapporte :
«Passant à Vitry le François, je peus veoir un homme que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel tous les habitants de là ont cogneu et veu fille jusques à l'aage de vingt-deux ans, nommée Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'en tradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain ».

Au chapitre XVIII du livre II, il cite un refrain populaire :

Zon sur l'œil, zon sur le groin.
Zon sur le dos du sagoin.

Et voici ce qu'il a écrit sur la poésie populaire :

« La poésie purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art : comme il se veoid ès villanelles de Gascoigne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science ny mesme d'escripture : la poésie médiocre, qui s'arrête entre deux, est desdaignée, sans honneur et sans prix. »

Dans ses *Recherches de la France* (1560), Estienne Pasquier dit :

«En ma jeunesse c'estoit une coustume que l'on avoit tournée cérémonie, de chanter tous les soirs presque en chaque famille, des Nouëls, qui estoient chansons spirituelles faites en l'honneur de notre Seigneur. Lesquelles on chante encores en plusieurs églises pendant que l'on célèbre la grand'messe, le jour de Nouël, lorsque le prestre reçoit les offrandes. » Pasquier décrit encore la cérémonie *du gâteau des Rois*.

Guillaume Bouchet, de Poitiers, qu'il ne faut pas confondre avec Jean Bouchet, l'auteur des *Annales d'Aquitaine*, également de Poitiers, publia en 1584, *Les Serees*. *La Quatriesme Seree* est consacrée à la coutume *Des Roys qu'on crie le Roy boit*. A la dernière page de la *Huitième Seree*, Bouchet baille un passage de chanson :

Il se maria ieudy
Estant cocu dès mardy

Tout au rebours des autres.

Dans la *Dix-Neufviesme Seree*, on trouve plusieurs citations de fragments de chansons :

Ne voit-on pas les hommes
Faire vertu d'aymer...
— Ne void-on pas ces hommes
Se jouer çà et là...
— Amy coquu, veux-tu que je te die..

En sa *Bibliothèque Françoise* (1585), Antoine du Verdier écrit encore à propos des noëls : « Il y a eu plusieurs livres de noëls imprimés, et de maintes sortes, et infinis autres qui ne furent oncques imprimés, et desquels les auteurs sont en grand nombre, car n'y a en France paroisse où l'on n'en fasse, pour les chanter tous les ans aux fêtes de Noël. »

Claude Gauchet est l'auteur d'un poème trop peu connu, *Le Plaisirs des Champs* (1583), plein d'un vrai sentiment de la nature. Vers le commencement du livre premier, Gauchet donne le texte d'une *Chanson d'une bergère*. Une soixantaine de vers plus loin, il cite les six premiers vers d'une autre chanson populaire. Toujours dans le même livre, il dédie six pages à la description des danses populaires. Tout de suite après, Gauchet nous rapporte une promenade qu'il fit le lendemain :

Quand le long d'un estang, comme déesses belles,
J'aperçoy folastrer cinq ou six pastourelles.
En paix paistre je voy leurs camusetz troupeaux,
Et deux jeunes bergers entonnanz leurs pipeaux
Pour les faire dancier.

Dans le livre second, on relève ces vers du tableau de la fenaison :
De là la chambrière à l'escart recullée

A l'ombre d'un buisson se repose esseulée,
Mettant de peur du hasle alentour de son chef
En deux double plié quelque autre cœuvre-chef ;
Pendant s'esjouissant, d'un rustique langage
Dira quelque chanson du cru de son village.

Au début du livre troisième, Gauchet nous dépeint *les Vendanges* :
Il meine à son vignoble, avecq' vingt vendangeurs,
Chantant par le chemin, quatre puissants hoteurs.

Le soir, au retour :

Aussi tost vous voyez chascun trousser bagage
Et le panier au bras retourner au village.
Les filles, d'un costé, se prennent par la main,

Et chantent, sans chommer, la chanson en chemin
Pour tromper le travail...

Bertrand d'Argentré écrit dans son *Histoire de Bretagne* (1582) :
« Les Bretons disent que leur Ville (Tréguier) estoit située au lieu de présent appelle Cozqueoudet, qui est à dire vieille cité sur la riviers de Loquez et en monstrent les ruines, auquel lieu ils disent avoir esté le siège épiscopal jusqu'en 836 que Hastain roy de Danois dont ils chantent encor quelques vieux vers en breton, prist et ruina la ville. »

En passant, il faut remarquer que ce texte baille un démenti formel à nombre de traditionnistes qui ont prétendu que les chansons populaires bretonnes à propos de faits historiques antérieurs au XVIIe siècle, ne pouvaient être authentiques.

On lit dans *Les Recherches et Antiquités de la Neustrie et de la ville de Caen* (A Caen 1588 ; in-4), par Charles de Bourgueville :

« Pour lors aux festes de sainte Catherine et saint Nicolas et aux Roys, l'on faisoit des danses aux collèges que l'on appeloit Coreas, là où l'on jouoit des Farces et Comédies, et s'appeloient telles danses qui avoient cours par tout ce royaume *basses danses*, qui consistoient en révérences simples, doubles reprinses, branles. Puis, à la fin, l'on dansoit le tordion, au lieu duquel est succédé le bal et la gaillarde. Et se dansoient au tabourin et longue flûte à trois trous et un rébec.

« De chacun collègue la veille des Roys, aucuns Régents ou Escoliers jouoyent aux carrefours de la ville des Farces dedans des charrettes et sur des chevaux, qui servoient semonces et invitations, pour aller voir jouer le jour des Roys des Moralitez et Farces joyeuses auxdits collèges l'après-disner.

« Le jour des Roys au matin se faisoient des montres que l'on appeloit *marolles* des jeunes enfants des meilleures maisons. Lesquels accompagnoient l'un d'eux qui avoit este Roy de la fêbve, et alloient ouïr la messe, estans bien montez et accoustrez bravement, suyvis d'une infinité de peuple. »

Bonaventure Despériers commence la nouvelle XIX de ses *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* (1588), par deux vers d'une chanson populaire, dont il fait à tort un seul vers, car voici l'aréement correct :

A Paris sus Seine
Trois batteaux y ha...

et dans la nouvelle XC il baille ce couplet :

Le berger et la bergère
Sont en l'ombre d'un buisson
Et sont si près l'un de l'autre

Qu'à grand'peine les voit-on.

L'avocat virois Jean Le Houx, qui édita au XVI^e siècle, les vaux de vire d'Olivier Basselin, datant du XV^e siècle, auxquels il appoindit les siens, rappelle, dans un de ses noëls, la coutume d'aller, à l'Épiphanie, chanter devant les portes, pour demander la part à Dieu :

Les honnêtes gens de Vire,
Cette nuit allaient jadis
En troupes chanter et dire
Cantiques chez leurs amis.
Mais, par la chiche avarice.
Les bourgeois de qualité
Ont ce dévot exercice
Aux petits enfants quitté.

Dans une autre pièce, *Le Gâteau des Rois*, Jean Le Houx signale les coutumes de l'Épiphanie.

Agrippa d'Aubigné, dans *Le Printemps*, recueil trop ignoré de vers de jeunesse, qui n'en est pas moins remarquable, nous montre combien il goûtait les chansons populaires :

La nourrice qui devise,
Et la garce qui tamise
Et l'ivrogne en son repas
Chantent bien des choses belles...

Au témoignage de Tallemant des Réaux et de Claude Brossette, Malherbe goûtait fort les chansons populaires. Il n'y aura que les sots pour s'étonner que ce sévère rimeur fût charmé précisément par le naturel et le laisser-aller de la poésie populaire.

Malherbe est même l'auteur d'une chanson dialoguée entre un muguet et une paysanne, sur le mode des vieilles chansons, devenue populaire et reproduite dans plusieurs recueils, notamment les *Chansons* de Gaultier Garguille.

Racan, qui est l'un des rares auteurs du XVII^e siècle, ayant goûté la vraie nature, ne pouvait qu'aimer les chants populaires :

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers ;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers.

Dans une de ses bonnes pièces, Guillaume Colletet, regrettant de ne pouvoir vivre à la campagne, dit aux bergères :

Quand le soleil à plomb nous envisage,

Avecque vous je chercherois l'ombrage
Où, sur l'émail de ces beaux tapis verts,
A votre chant j'accorderois mes vers.

Marc-Antoine de Saint-Amant, l'un de ces poètes du XVII^e siècle, dédaigneusement classés sous le nom de grotesques, et plus intéressants que les grands classiques, ne pouvait être insensible au charme de la poésie populaire :

Entens d'icy tes domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un fréquent battement de mains.

L'admirable et ignoré poète Tristan L'Hermitte a écrit :

Sur leurs pas, avec les hautbois.
Un Berger accordant sa voix,
Chante une amoureuse conquête.
La Bergère, attentive au son,
Marque d'un mouvement de tête
Qu'elle prend part à la chanson.

Dans *Les Aventures de M. Dassoucy* (1677), Charles d'Assoucy décachette son plaisir des vieilles, chansons populaires : « Tous deux, le chapeau sur l'oreille, ils chantèrent ces agréables chansons :

Hélas, mon amy doux, etc.

Et cette autre que chantoit autrefois Gautier Garguille :

Baisez-moi. Julienne.
Jean Julien, je ne puis.

D'Assoucy a encore écrit au sujet des noëls populaires :

« Ces vers fleurant le sel gris et la sauge, qui feroient, Dieu me damne, s'esclaffer de rire saint Luc, saint Mathieu et le bon Dieu en personne. »

Le breton René Le Pays, fixé en Dauphiné, voyagea dans la province et les autres Alpes voisines. Il fut séduit par les chansons populaires savoyardes, et dans une pièce, *Branles de Savoie*, paraphrasa le rythme populaire de ceux-ci.

Madame de Sévigné, la *divine marquise*, goûta très vivement les airs et *dégognades* de bourrée bourbonnaise. Dans une lettre à sa fille, Mme de Grignan, datée de Vichy, 8 juin 1676, on lit :

« Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées ; c'est la plus surprenante chose du monde ; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle. »

Pierre Goudelin, le grand poète occitan de Toulouse, au XVII^e siècle, recorde dans ses *Obros* un vieux refrain populaire :

Pourtats li l'ensalado
Camarado, camarado,
Per soun quier¹ rejouy
Camarado, moun amy !

Scarron, dans le *Roman comique* (3^{ème} partie, chapitre IX), cite la chanson populaire du petit mari :

Mon père m'a donné mari
Qu'est-c'que d'un homme si petit?...

et le carillon :

Orléans. Beaugency...

Molière était un esprit trop haut et trop fin, pour ne pas être charmé des chansons populaires. On se remembre les vers et la chanson qu'il boute sur les lèvres d'Alceste :

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

« Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie.
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie ».

Dans *Le Bourgeois Gentilhomme* Molière fait chanter à M. Jourdain une chanson populaire, ou au moins semi-populaire :

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle,
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas !
Elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois !

Segrais fait ainsi parler un berger à une bergère :

¹ Pour cor, cœur

Sylvie, écoutez-moi ; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces aunes épais,
A présent qu'en vos champs tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âpre canicule.
Vous méritez nos airs les plus mélodieux ;
Vous en savez chanter qui charmeraient les dieux.

Bernard de La Monnoye goûtait évidemment la poésie populaire, lui qui a façonné des noëls absolument dans le biais populaire. A leur propos, un excellent critique poétique, Paul Olivier, a écrit : « Ils ont toute la saveur des Noëls populaires, et nous ne serions pas étonnés que notre malin fureteur se fût donné tout simplement la peine de les transcrire. » C'est assez mon avis, sinon pour tous les noëls de La Monnoye, au moins pour certains : s'il ne s'est peut être pas contenté de les transcrire, il a dû les interpréter, les adapter. Sur le thème populaire de La Palisse, il a brodé une longue chanson de cinquante couplets, *Sur le fameux La Palisse*.

Le frivole Chaulieu lui-même fut séduit par le charme simple et sain de la poésie populaire :

Quel plaisir de voir les troupeaux...
Puis, sur le soir, à nos musettes
Oùir répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Jacques Vergier souhaitait posséder une campagne pour jouir des travaux et soins rustiques des diverses saisons et oir les chants dont paysans et bergers les associent :

Et sur les herbes fleuries
Leurs gardiens innocents
Aux sons des hautbois dansants.
Mais quel chant plein d'allégresse
Vient de ces coteaux heureux
Que d'un regard amoureux
Le soleil toujours caresse?
C'est Bacchus qui de ses dons
Vient y couronner l'automne."
Je reconnois, aux fredons
Que la vendangeuse entonne,
L'air vif et réjouissant...

Dans un de ses contes, *La Bulle* Grécourt a entremêlé sa pièce des vers d'une chanson populaire :

En revenant de Pise
Je pris ma robe grise...

Dans son *Traité historique et pratique sur le Chant ecclésiastique*, le chanoine Jean Lebeuf écrit :

« L'usage des cantiques vulgaires qui se chantent en bien des provinces la nuit de Noël dans les églises, et qui, pour cette raison, en ont eu le nom de Noël, prit son origine environ dans le temps où le peuple cessa d'entendre le latin (IXe siècle). »²

On trouve dans *La Chartreuse* de Gresset ces vers :

Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux.

Le Franc de Pompignan, si ridiculisé par la jalousie haineuse de Voltaire, mais que l'incorruptible postérité a remis à une honorable place, a, pour appuyer son sentiment, traduit, dans un de ses discours académiques, le passage suivant du *Spectateur Anglais* d'Addison :

« Quand je voyageois, je prenois un plaisir particulier à entendre les chansons qu'une vieille tradition avoit conservées de père en fils et qui charmoient encore le peuple des pays que je parcourois. »

Déjà, dans *La Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques Rousseau écrivait ceci, à propos des vendanges :

« Après le souper, on veille encore en teillant du chanvre. Chacun dit sa chanson à son tour. Quelquefois, les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. »

On lit à l'article Chanson de son *Dictionnaire de Musique* (Paris, Duchesne 1765 ; in-4) : « La Provence et le Languedoc n'ont point non plus dégénéré de leur premier talent. On voit toujours régner dans ces provinces un air de gaieté qui porte sans cesse leurs habitants au chant et à la danse. Un Provençal menace, dit-on, son ennemi, d'une chanson, comme un Italien menacerait le sien d'un coup de stilet ; chacun a ses armes... Nos Chansons sont de plusieurs sortes, mais en général elles

² Entendez que le peuple n'a jamais connu le latin. La prétendue dérivation latine de langues autochtones de peuples, est une des plus inouïes aberrations de la sottise humaine.

roulent ou sur l'amour, ou sur le vin, ou sur la satire. Les Chansons d'amour sont les airs tendres qu'on appelle encore airs sérieux ; les Romances dont le caractère est d'émouvoir l'âme insensiblement par le récit tendre et naïf de quelque histoire amoureuse et tragique ; *les Chansons pastorales* et rustiques dont plusieurs sont faites pour danser, comme les Musettes, les Gavottes, les Branles. »

Et Rousseau parle de ces chansons et danses à leur ordre alphabétique, ainsi que des Bourrées.

Bien mieux, dans ses *Confessions*, Rousseau écrit ces choses charmantes au sujet des vieilles chansons que lui chantait sa tante Suzanne Gonaru : « Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développée en moi que longtemps après. Elle savoit une quantité prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'âme de cette excellente fille éloignoit d'elle et de tout ce qui l'environnoit la rêverie et la tristesse. L'attrait que son chant avoit pour moi fut tel, que non seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours restées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent, à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmottant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante ? Il y en a un surtout qui m'est bien revenu tout entier quant à l'air ; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement, et ce que j'ai pu me rappeler du reste :

Tircis, je n'ose
Écouter ton chalumeau
Sous l'ormeau ;
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.
.....un berger
.....s'engager
.....sans danger ;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Saint-Lambert, dans son poème *Les Saisons*, a parlé fréquemment des chansons populaires :

Et la jeune bergère, assise au coin d'un bois.
Chante, et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
— J'entendis tout à coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois :
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;

La pauvreté contente entonnoit des cantiques.
 — Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères
 Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
 — Et dès le lendemain, les cris et les chansons
 Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
 — Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
 Une troupe à leurs voix répond des monts voisins.
 Pendant les travaux des paysans, durant l'hiver :
 Cependant votre épouse, aux lueurs d'un brasier
 D'un doigt souple et léger entrelaçant l'osier.
 Précipite gaîment une chanson naïve,
 Ou traîne en gémissant la romance plaintive.

Dans le charmant vaudeville campagnard, *Rose et Colas*, Sedaine, en ajoutant au refrain un vers qui se rapporte à l'action scénique, fait chanter à Rose une chanson qui a bien tout l'apparoir populaire et traditionniste :

Il étoit un oiseau gris
 Comme un' souris
 Qui pour loger ses petits
 Fit un p'tit
 Nid...
 Sitôt qu'ils sont tous éclos
 Bien à propos,
 Ils vont chanter nuit et jour
 Au bois d'amour...

Paradis de Moncrif a publié un *Choix de Chansons* (Paris, 1757 ; in-12) du moyen-âge au XVIIIe siècle, avec leur musique, qui ne sont pas traditionnistes.

Mais il goûtait les chansons réellement populaires : il paraphrasa une complainte « sur un air languedocien », *Les constantes Amours d'Alix et d'Alexis*, et une autre complainte *Les Infortunes inouïes de la tant belle, honnête et renommée comtesse de Saulx*.

Le *clapassie* Pierre-Fulcran de Rosset, dans son poème didactique *L'Agriculture* (1774), n'a pas démembré toutefois les chants rustiques :

Ainsi les Laboureurs, tranquilles dans leur aire
 Trouvent de leurs travaux le terme et le salaire.
 Tout annonce la joie ; on croiroit qu'aux hameaux,
 Chaque jour l'Hyménée allume ses flambeaux :
 Des tables, des chansons, sous l'ombrage des hêtres,
 Offrent partout des jeux et des fêtes champêtres
 Et comment sous ses doigts formant les écheveaux,
 La Bergère, en chantant, voit grossir ses fuseaux.

Claude-Carloman de Rulhière, qui est un très remarquable poète de second ordre, admira le peuple de Bordeaux « dansant aux chansons, aux fifres et aux tambours. »

Le marquis de Pezay, éloigné du Blésois, à Paris, songeait avec regret

Au bruit de ce ruisseau qui tombe
Et se replie en cent détours,
Au chant et naïf et rustique
Du paysan laborieux.

Léonard se plaint de la destruction de son village, dont il ne peut plus ouïr

.....résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux...
Le bûcheron sous la tonnelle
Ne va plus dire sa chanson.

Dans *L'Hiver* de son poème *Les Quatre Saisons*, le cardinal de Bernis nous a représenté la veillée à la campagne :

Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique
Et sur un banc mal assuré
La bergère la plus antique
Chante la mort du Balaféré.

Le chevalier de Bertin, décrivant *La Moisson* :

Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons.
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,
Et détonne gaîment de rustiques chansons.

Dans son poème *Les Mois*, Roucher nous a représenté :

La faucille à la main
Et d'agrestes chansons égayant leur chemin.
Les Moissonneurs en foule avancent vers la plaine.

Henri d'Andichon, archiprêtre de Lembeye, poète béarnais du XVIII^e siècle, était aussi un admirateur des vieux chants populaires. Ses Noëls ont eu plusieurs éditions, mais la première ne date que du début du XIX^e siècle. Aux cantiques banaux répandus par des missionnaires imbéciles, il préférait les anciennes productions populaires ; il écrit dans sa Préface : « Mon dessein est de bannir des églises les pitoyables Noëls qu'on y

chante. Ainsi mon Noël des Sauts Basques me fait plus de plaisir que tout autre, parce que l'air varie à chaque strophe... C'est pour cette raison que, comme patriote, j'ai voulu faire présent à ma patrie d'un cantique béarnais sur cet air si charmant. »

Dans *la Soirée d'Été*, François Hoffmann montre le goût qu'il portait aux chansons populaires :

Hâtons-nous d'en jouir : quand la saison cruelle
De ses tristes frimats couvrira le gazon...
Nous ne l'entendrons plus la naïve chanson
Que fredonnait Licas, assis près de sa Belle.

Etienne Vigée, dans son poème *Le Siècle Pastoral*, décaché le charme que lui faisaient éprouver les danses rustiques ballées aux refrains populaires:

Ailleurs, le joyeux tambourin
Et la musette pastorale
De la ronde patriarchale
Égayoient l'éternel refrain.

Crignon, un écrivain assez médiocre de la fin du XVIII^e siècle, qui a traduit en prose, du latin et de l'italien, des poèmes sur *Les Orangers*, *Les Vers à Soie* et *Les Abeilles*, a publié quelques vers de sa facture.

Dans *Le Soir ou le Bal de Nuit au Village* on lit :

Voici la veillée
Comme au bon vieux tems,
Voici l'assemblée
De nos Bonnes-Gens ;
En cercle formée
La troupe charmée
S'assied en chantant
La romance antique
Dolente et tragique
Qu'on va répétant
Le branle commence,
On saute aux chansons.

Dans *Les Soirées Provençales* (Paris, Nyon, 1786 ; 3 vol. pet. in-12), écrites en 1783, Béranger a parlé maintes fois des jeux, chants et danses des Provençaux.

Il écrit notamment : « L'usage où sont nos enfants, le 1^{er} Mai, de demander un tribut, non pour l'hirondelle, comme anciennement c'étoit le mot, mais pour la jeune fille qui est assise à la porte de la maison, parée de sa plus belle robe et des fleurs du printemps. » C'est la coutume de la *Belo Maïo*, qui se pratique encore.

Parlant du retrayt du filet de la mer, par les pêcheurs :

« Si le fardeau pèse et coûte de longs efforts à amener sur le galet, ils poussent des cris de joie, bénissent le ciel, et chantent en chœur une espèce d'*amebée* qui les excite, et qu'on a du plaisir à leur entendre répéter. »

Dans la description de la rentrée du peuple à Marseille, le dimanche soir :
« A mesure qu'on avance vers la ville, la foule augmente, tout cela s'en revient en chantant, en dansant, en riant, le tambourin et le galoubet qu'on entend résonner de tout côté, donnent insensiblement à la marche un mouvement cadencé, et à l'humeur, un contentement indicible. »

Ce génial Restif de La Bretonne, précurseur formel, à pair le comte de Caylus, de l'école réaliste, n'a pas manqué, dans *La Paysanne Pervertie*, où, au mitan d'un fatras, se trouvent des beautés de premier ordre, de bouter dans la bouche d'un de ses héros une chanson populaire :

Margoton m'amie,
Margolon d'mon cœur. .

Une remarque générale sur le goût des chansons populaires dans l'ancien temps. Au XVe et au XVIe siècle, les compositeurs faisaient de la musique sur les paroles de chansons populaires, c'est ainsi que de nombreux compositeurs nous ont conservé des textes populaires ; parfois, ils interprétaient même l'air populaire de la chanson. Postérieurement, ce fut plutôt le contraire, et à partir du XVIIe siècle, on composa souvent des paroles sur de vieux airs populaires. On a essayé d'élucider la question d'origine de chaque chanson populaire. On n'y a guère réussi, et cela d'ailleurs est assez vain. Fors des chansons relatives à des faits locaux très particuliers et très précis, comment arriver à établir la preuve qu'une chanson est bien originaire de telle province ? Surtout étant donné ce point, qu'il ne faut pas perdre de vue, que, sauf le cas local que je viens de mentionner, généralement les chansons de telle ou telle province appartiennent à un thème général que l'on retrouve dans les autres contrées, ne sont que l'adaptation, la variante provinciale d'un sujet commun à plusieurs provinces et parfois à une nation entière. Le regretté Georges Doncieux fit cette tentative d'attribution d'origine, dans *Le Romancero Populaire de la France*. On ne sera pas surpris que, envis la conscience apportée dans son œuvre, il n'y soit parvenu qu'erronément souventefois ou de façon douteuse.

Dans le répertoire des provinces, il faut distinguer ce qui leur appartient en propre et les chansons d'importation. Ceci, non pas seulement pour l'Occitanie, la Bretagne, la Biscaye, qui ont une langue à elles, mais pour toute la France, car les provinces ont leur parler naturel, ce qu'on appelle leur patois, en réalité langage autochtone, dialecte d'oïl. A de très rares exceptions près, il apparaît aisément que les chansons en français viennent de l'extérieur. En dehors des chansons qui peuvent être

autochtones, ou qui sont une caractéristique adaptation locale d'un thème général, on trouve, dans toutes les provinces, des chansons de langue française, qui sont d'un cycle pourprenant toute la France et pour lesquelles il n'existe que d'insignifiantes variations, plutôt corruptions de texte, altérations linguistiques, qui ne sauraient en faire une production propre de la province.

On voit fréquemment, dans les recueils, des chansons populaires notées en vers de douze, treize, quatorze et même quinze et seize pieds. Cela est une abusion absolue. Oncques la chanson populaire n'a bouté en usance même le vers de douze syllabes. Ce qui trompe les collecteurs de chansons, c'est la rime : ils ont cuidé celle-ci indispensable et ont aréé leurs vers de façon que chacun se termine par une rime. Or, la poésie populaire s'inquiète peu de la rime ; ses vers plutôt sont assonances et avant tout rythmiques. C'est pourquoi l'erreur de transcription, dans le biais que je viens de dire, des chansons populaires, est plus surprenante chez les musiciens, car le rythme musical aurait dû les guider, il indique nettement la coupe des vers. Les considérations explicatives précédentes ne seraient pas nécessaires : pourquoi s'étonner d'un fait, ne suffit-il pas de le constater, de reconnaître qu'il est ainsi. Mais on a des exemples similaires chez d'autres nations, même la Chine : dans la poésie populaire de ces peuples, altresi en France, on rencontre des vers blancs, des vers qui ne riment pas.

Le vers des chansons populaires que l'on a écrit de onze, douze, treize, quatorze, quinze ou seize pieds, est donc en réalité deux vers. Pour seize pieds : 8 + 8, ou 10 + 4, 9 + 7. Pour quinze pieds : 8 + 7, ou 9 + 6. Pour quatorze pieds : 7 + 7, ou 8 + 6. Pour treize pieds : 9 + 4, ou 8 + 5, 7 + 6. Pour douze pieds : 7 + 5, 6 + 6, 8 + 4. Pour onze pieds : 6 + 5, 5 + 4-6. Quant au vers de dix pieds, on le trouve en effet exactement dans la poésie populaire ; mais il arrive encore qu'un vers, cru de dix pieds, est en vérité deux vers : 6+4, ou 5+5, voire 4+6. Par conséquent, ce n'est pas ainsi qu'il faut, par exemple, transcrire :

Sont trois navires de la flotte, ils sont partis sans s'arrêter
Au milieu d'une mer courant', mais les vivr' vinrent à manquer...
puisque voici le biais véritable :

Sont trois navires de la flotte,
Ils sont partis sans s'arrêter
Au milieu d'une mer courante,
Mais les vivr' vinrent à manquer.

Ni :

L'autre jour me prend envie de m'en aller promener,
Dans mon chemin je fis rencontre d'un' charmante Louison
Qu'elle se fondait en larmes d'avoir perdu ses moutons...

mais :

L'autre jour me prend envie
De m'en aller promener.
Dans mon chemin je fis rencontre
D'un' charmante Louison
Qu'elle se fondait en larmes
D'avoir perdu ses moutons.

Pas plus que :

Marquis, tu es plus heureux que moi d'avoir dame si belle,
Je te le jure sur ma foi, coucherai avec elle !...

mais :

Marquis, tu es plus heureux que moi
D'avoir dame si belle,
Je te le jure sur ma foi,
Coucherai avec elle !

Pas plus que :

Dessous le laurier blanc la belle s'y promène,
Blanche comme la neige, belle comme le jour ;
Trois jeunes capitaines vont lui faire la cour...

mais :

Dessous le laurier blanc
La belle s'y promène
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour;
Trois jeunes capitaines
Vont lui faire la cour.

Pas davantage que :

Parlez-moi donc, amant cruel, parlez-moi donc ;
Je viens de la part de la bell' sur ce trois-pont..,

mais

Parlez-moi donc, amant cruel,
Parlez-moi donc ;
Je viens de la part de la belle
Sur ce trois-pont.

Ou :

Le pauvre amant s'en va joindre son capitaine :
« Bonjour, mon capitain', donnez-moi mon congé
Pour aller voir Prospèr', je suis mort de regret...

mais :

Le pauvre amant s'en va
Joindre son capitaine :
« Bonjour, mon capitaine,
Donnez-moi mon congé

Pour aller voir Prospère,
Je suis mort de regret. »

Il ne faut pas davantage bailler dix pieds aux vers suivants qui ont un honnête apparoir de décasyllabes :

Si tu te mets pêcheur pour me pêcher,
Je me mettrai caille, caille des champs,
Et tu n'auras de moi plus d'agrément...
— Me promenant, faisant un tour en ville.
J'ai rencontré la Jeanneton ma mie,
Je l'ai trouvée au coin de sa maison,
Faisant l'amour avec d'autres garçons...
— Sur l'pont de Nant' on va au bal danser.
La belle Hélène, qui veut au bal danser.

Car voici leur forme véridique :

Si tu te mets
Pêcheur pour me pêcher,
Je me mettrai caille,
Caille des champs,
Et tu n'auras de moi
Plus d'agrément...
— Me promenant,
Faisant un tour en ville
J'ai rencontré
La Jeanneton ma mie.
Je l'ai trouvée
Au coin de sa maison,
Faisant l'amour
Avec d'autres garçons...
— Sur l'pont de Nantes
On va au bal danser.
La belle Hélène
Qui veut au bal danser.

On remarquera que la transcription exacte en deux vers, d'un texte disposé à tort en un seul vers irrégulier, peut ne pas donner le même chiffre de pieds que dans le vers unique : par exemple 7+7 seulement au lieu de 8+7, 6+6 au lieu de 7+6 ; ceci arrive, lorsque la rime du petit vers rétabli est féminine. On remarquera encore que la transcription véridique supprime nombre d'élisions ; certes, il en demeure dans la poésie populaire, mais leur quantité est exagérée par suite des transcriptions fautives.

Par les exemples baillés plus haut, et que l'on pourrait multiplier par centaines, on a pu constater que les prétendus vers de onze à seize pieds

de la poésie populaire étaient erronément aréés. Ores, il faut qu'il soit bien établi en traditionnisme, que jamais la poésie populaire, véritable et ancienne, n'a bouté en usance des vers dépassant dix syllabes ; le plus long vers employé par la poésie populaire est le décasyllabe. On connaît le charme, la grâce, la délicatesse, ou l'émotion profonde de certaines chansons populaires. On ne s'étonne point du genre réussi des chansons dans le comique, la satire, ou la gauloiserie, ainsi quant à tout ce qui se trouve en elles de délicat, bien des gens estiment que c'est là un emprunt, que ces passages ne sont pas une production spontanée du génie populaire, mais une adaptation de débris de composition savante. Cette opinion, d'ailleurs représentative des idées de la majorité, a été émise par Gabriel Vicaire et Catulle Mendès, entre autres. A ce dernier il plaît de rêver que les chansons de ce genre ont été inspirées aux croquants par l'audition accidentelle de fragments de chants poétiques tombés des lèvres de belles châtelaines ou de troubadours.

Vicaire écrit : « Tous ces couplets témoignent d'un raffinement de sentiments peu ordinaire chez nos poètes rustiques. Évidemment, Mme Deshoulières a passé par là avec ses moutons enrubannés d'une faveur rose, et aussi Segrais et M. le chevalier de Florian ; on dirait de belles demoiselles de la ville qui, transplantées aux champs, auraient fini par s'y acclimater au point de dérouter leurs adorateurs d'autrefois. Observez le changement d'allures. Sans doute elles ont égaré en route plus d'un falbala : plus d'un ruban du bon faiseur est resté pendu aux buissons du petit sentier ; mais, pour n'avoir pas tout à fait la désinvolture de Marie Antoinette à Trianon, elles n'en sont pas moins charmantes en sabots rustiques. Leur gaucherie a de la grâce, et elles ont gagné en gentillesse. » Tout ça sont de jolis mots, ne relevant pas plus du sens commun que de l'observation scientifique.

C'est méconnaître l'essence même du génie populaire, l'intense et simple poésie issant de la seule âme populaire. La façon spontanée, bien particulière à soi, d'exprimer ses sensations, est la caractéristique du génie populaire et donne à ses productions ce tour spécial, inimitable, qui n'appartient qu'à elles.

La poésie populaire a d'abord l'épithète homérique, c'est-à-dire un vocabulaire restreint de mêmes images simples qui reviennent lorsqu'il s'agit de désigner un objet. C'est la mer courante ou la mer jolie ; ce sont les filles gentilles ; la femme ou la jeune fille blanche comme la neige, ou belle comme le jour, ou encore cent fois plus belle que le jour, la charmante brune, aimable brunette, la charmante blonde, la brune faite à mon gré ; la chanson nouvelle ; la plus haute branche ; l'argent blanc ; la jolie ville ; le cœur charmant de la maîtresse ; l'escalier d'agent ; la ceinture dorée ; les robes en satin blanc ou en or et en argent ; ce sont les bons garçons, les lurons ; c'est la main blanche des héroïnes des

Que racontaient
Les joueurs de Bazoche,
Lorsque chacun jettoit
Son lardon de reproche.

Dans les Chansons nouvellement composées sur divers chants... (Paris, Bonfons 1548), on trouve plusieurs chansons sur la dernière desquelles l'auteur se boute en avant. Ainsi :

Qui fit la chansonnette ?
Un noble aventurier
Lequel est de Grenoble
Du lieu de Daulphiné,
Lequel l'a composée
Pour l'honneur des vaillances
Que les Diepois ont fait
Pour le bon roy de France.
— Celuy qui fist
Geste jollye chanson,
Un cuisinier
Qui estoit de Lyon,
Cuysinier en gallere.
En ballant l'aviron,
Tousjours en grand misère.
Hélas! toujours en grand misère.
— Qui fit la chansonnette
Fut un gentil gallant :
Venant de La Rochelle
N'avoit pas cinq cents francs,
Pas dix escuz, pour vivre.
Parquoy chantons trestous
Les Dames de Rouen
Triomphent en amours.
Les Dames de Rouen
Triomphent tous les jours :
Elles s'en vont aux galleres,
Parlant de leurs amours.

Dans des chansons de telle ou telle province, c'est un frère qui a constaté que sa sœur était légère et qui, à sa prière, répond :

Je ne dirai rien à ton père,
Ni personne de la maison ;
Je veux te faire une chanson.
Je veux te faire une chanson,
Tous les bergers la chanteront !
— Qui veut entendre une chanson,

Une chanson bien composée
 Sur la table d'un boulanger,
 — Qui veut ouïr une chanson
 De ma Nanon ?
 Venez ici nous la dirons ;
 Elle est bien faite et composée
 A la table d'un cabaret.
 Çui qui l'a faite et composée,
 Composée là,
 Tenait sa mie entre ses bras :
 Tes biaux yeux doux, ton biau regard
 Me font coucher ce soir bien tard,
 — Qui a composé cette chanson ?
 C'est trois garçons des environs,
 Le vingt-cinq septembre.
 Un soir après minuit
 Avec que leurs maîtresses.
 — Qui a composé la chansonnette ?
 C'est trois tambours du bataillon.
 C'était un soir
 Qu'ils battaient la retraite
 Sur les genoux
 De la belle Jeannette !

Ou encore ces indications traytes de deux chansons catalanes :

Lo vint y cinch de juliol,
 Canso nova s'ha dictada
 D'una nineta q'hi ha,
 Qe n'es filha d'Urbanya :
 Bonica n'es com un anjel.

(Le vingt-cinq juillet, — Chanson nouvelle a été dictée — D'une fillette qu'il y a, — Qui est fille d'Urbanya : — Jolie elle est comme un ange).

La canso, qi l'ha dictada,
 Qi tresta l'ha .
 Son très fadrins de la plana
 Del Ampurda.

(La chanson, qui l'a dictée, - Qui l'a composée ? — Sont trois garçons de la plaine — D'Ampurda).

Dans une chanson du Périgord, c'est le galant lui-même de la belle qui fit les carmes relatifs à celle-ci :

Oquel q'o fa 'qelo conchou
 Goy lou golan d'oqelo belo {bis)
 Oh !

(Celui qui a fait cette chanson, — C'est le galant de cette belle, — Oh!)

Quant aux refrains, il en est d'une bizarrerie, d'une cocasserie curieuse.
Tel celui-ci d'une chanson du pays Messin :

Disons la biganouèse,
Ce sont des pommes, des figues,
Et des fraises, Zon !
N'y a-t-il pas
De la guin glan glan,
Gloria, gloria, gloria, ha,
La gargasse
Alla son biganouèse
Au gué gargasse
Alla son biganouèse !

Ou celui-là, franc-comtois :

Dardario
Rustico
Dar, dar, dar,
Et ver, ver vo
Brusquin
Bruscambier !

Ou ces autres, bretons :

Mon père a fait bâtir maison
Coq mil', bril' mille haridons,
Par quatre-vingt-dix-neuf maçons,
Crotinn' bourdinn'
Marchand d'étrilles,
La Marjolaine
Bourdon suzaine.
Coq mill', brill', mille haridelles,
Coq mill', brill', mille haridons.
— Dans la ville de Rennes,
Les pattes en haut,
Y a un boulanger.
Les pattes, les pattes,
Y a un boulanger,
Les pattes, les pieds.
Il a trois jolies filles,
Les pattes en haut.
Toutes trois à marier,
Les pattes, les pattes,
Toutes trois à marier,
Les pattes, les pieds.

A côté de cela, on trouve maints refrains délicieux,

Donne ton cœur, ma mignonne

Donne ton cœur joli !

— Je veux le mien ami

Qui est dedans la tour ;

Las ! il n'a nul mal

Qui n'a le mal d'amour !

— J'entends la perdrix dans le blé,

Entends-tu Pierrot ?...

Oh !

J'entends la caille

Dans la paille,

J'entends la perdrix

dans le blé.

— A Paris sur le Petit Pont,

Sur le bord d'une fontaine,

Mon père a fait bâtir maison,

Tuton, tuton, tutaine,

Levez, belle, votre cotillon,

Il est si long qu'il traîne.

— Je saute, je danse,

Je vais en cadence

Et je dis mes chansons.

Filant ma quenouillette

Et gardant mes moutons.

— A Nant's, à Nant's est arrivé,

Oh ! gai, bon, bon,

La fleur de genêt,

La fleur de genêt s'envoie,

Vole, vole,

La fleur de genêt s'envole.

Un beau navir' chargé de blé,

Oh ! gai, bon, bon,

La fleur de genêt,

La fleur de genêt s'envole.

Vole, vole, La fleur de genêt s'envoie.

— Comme j'étais chez mon père,

Leste, lesté,

Petit' fille en quatorze ans,

Lestement.

Il fallait garder les vaches,

Leste, lesté.

Et les moutons quant à quant,

Lestement.

— Ma Jeanneton a le mollet tout rond (quater)

Le mollet tout rond (bis)

Le genou bien fait, (bis)

Le pied petiton,

MariJondaine,

Le pied petiton, Maridondon !

Ma Jeanneton a le mollet tout rond,

Le mollet tout rond,

Le genou bien fait,

La jambe blanchette,

Le pied petiton,

Maridondaine,

Le pied Petiton, Maridondon !

— De Paris à La Rochelle,

Oh ! reviens-t'en,

Ma jolie bergère,

Reviens-t'en

Avec ton amant !

Il y a trois demoiselles,

Oh ! reviens-t'en.

Ma jolie bergère.

Reviens-t'en

Avec ton amant !

— Il n'y a pas de violettes

Sans le printemps.

Ni d'amour, ma brunette,

Sans les amants.

— Va, mon ami, va,

La lune est levée.

Va, mon ami, va,

La lune s'en va.

— Mon père a fait faire un étang,

C'est le vent

Qui va frivolan.

Il est petit, il n'est pas grand,

C'est le vent qui vole,

Frivole,

C'est le vent

Qui va frivolan.

Une chanson exquise de simples rubans, a ce refrain qui varie à chaque couplet, selon la couleur du ruban :

Mon beau ruban rose,

Mon gris joli rose.
Mon gris joli,
Mon beau ruban gris.

Ces refrains ont une musique merveilleusement adéquate, gaie, sautillante, ou tendre ou mélancolique. Il en est parement des chansons. La poésie populaire a aussi sa musique caractéristique, admirablement en accord avec elle, et l'air joyeux, ample, ou émouvant les fibres, qui associe une chanson, baille, conjointement avec les paroles, cette sensation particulière et inexplicée qui appartient aux seules compositions populaires.

Que d'exemples on pourrait, dans tous les genres, donner de chansons populaires remarquables. Quelle malice, quelle émotion, quelle finesse, quel charme, quelle observation profondément humaine on rencontre dans la poésie populaire.

C'est la jeune fille vendéenne, à laquelle un songe heureux avait assuré pour jamais la fidélité de son amant :

J'ai rêvé qu'il était oiseau
Et que mon cœur était sa cage.

C'est cet admirable sentiment provençal de la seule raison d'être de la vie:

S'es pas per ayma,
Qe fazen sus terro.

(Si ce n'est pour aimer, - Que faisons-nous sur la terre ?)

Et ces bourrées auvergnates, absolument délicieuses :

Lou cor de ma mia
Li fa tan de mau,
Qouro la bau beyre
La soulatxo un pau.

(Le cœur de ma mie — Lui fait tant de mal, — Lorsque je vais la voir — Cela la soulage un peu.)

Se n'ay sin sos
Ma mio n'a qe qatre,
Cousi foren
Qon nous moridoren ?
N'en croumporen 'n toupî,
'No escudelo, Un culherou,
N'en montxoren touy dous.

(J'ai cinq sous, — Ma mie n'en a que quatre, — Comment ferons-nous, — Lorsque nous nous marierons ? — Nous en acheterons un pot, — Une écuelle, — Une cuiller, — Nous en mangerons tous les deux.)

Ceux qui trouvent cette pièce, en vers français, parmi les œuvres de Loïsa Puget, croient que cette petite facture charmante est de la composition de la poétesse, mais ainsi qu'on le voit, ce n'est là qu'une adaptation.

On connaît la légende fameuse de Saint-Nicolas ressuscitant trois petits enfants, « qui s'en allaient glaner aux champs », qu'un odieux boucher avait malement occis et boutés par quartiers dans un saloir :

« Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand saint Nicolas. »
Et le grand saint ouvrit trois doigts...
Les petits se lèvent tous trois.
Le premier dit : J'ai bien dormi !
Le second dit : Et moi aussi !
Et le troisième répondit :
Je me croyais en paradis !

Combien poétique cette chanson angevine :

Que les étoiles sont brillantes,
Que la lune riait clairement ;
Mais les beaux yeux de ma maîtresse
Ils le sont bien cent fois autant !

Non moins charmantes sont ces chansons bretonnes :

En dansant l'autre dimanche
M'a souri si tendrement :
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille,
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé !

A l'amant qui lui a envoyé par le rossignol une branche de romarin, la mie répond en mandant un mot de lettre « par l'alouette des champs » :

Et moi qui ne sais pas lire.
Je sais bien ce qu'y a dedans.
Ah ! battu j'avons la gerbe (bis)
Compagnons, joyeusement.
Il y a dedans la lettre :
Mon ami j'vous aime tant.
Ah ! battu j'avons, etc.
Nous avons battu l'avoine,
Le blé et l'orge et le froment.

Cette chanson de la Gerbe est certes jolie, mais je lui préfère la version de Vendée et d'Anjou :

Voilà la Saint-Jean passée.

Le mois d'août est approchant.
 Tous les garçons du village
 S'en vont la gerbe battant.
 Ho ! batteux, battons la gerbe.
 Compagnons, joyeusement !
 Pour le matin je me lève
 Avec le soleil levant,
 Et j'entre dedans une aire,
 Tous les batteux sont dedans.
 Ho ! batteux, battons la gerbe,
 Compagnons, joyeusement !
 V'là des bouquets qu'on apporte.
 Chacun se va fleurissant ;
 A mon chapeau je n'attache
 Que la simple fleur des champs.
 Ho ! batteux battons la gerbe,
 Compagnons, joyeusement !
 Mais je vois la giroflée
 Qui fleurit et rouge et blanc :
 J'en veux choisir une branche.
 Pour ma mie c'est un présent.
 Ho ! batteux, battons la gerbe.
 Compagnons, joyeusement !
 Dans la peine, dans l'ouvrage.
 Dans tous les divertissements,
 Je n'oublie jamais ma mie,
 C'est ma pensée en tout temps.
 Ho ! batteux, battons la gerbe,
 Compagnons, joyeusement !

Et celles-ci qui se chantent un peu partout :

Qu'este qui passe ici si tard.
 Compagnons de la Marjolaine,
 Qu'est-c' qui passe ici si tard,
 Gai, gai.
 Dessus le quai .
 — Voulez-vous savoir
 comment, comment
 On plante l'avoine ?
 Mon père la plantait ainsi,
 Puis se reposait à demi :
 Frappe du pied, puis de la main,
 Un petit tour pour son voisin :
 Avène, avène, avène,

Que le beau temps ramène !
Quelle énergie dans d'autres chansons. On connaît l'émouvante
complainte de Jean Renaud, que l'on trouve dans nombre de nos
provinces :

Quand Jean Renaud d'ia guerr' revint,
Tenant ses tripes dans ses mains...
Plus loin, la femme de Renaud, s'adressant à sa belle-mère :
« Ma mère, dit's au fossoyeux
Qu'il fass' la foss' grande pour deux.
Et que l'espace y soit si grand
Qu'on y renferme aussi l'enfant ! »

Dans la version du Caorsin, à ceux qui lui demandent quand il revertira
de la guerre, Renaud répond :

Enta Sant-Txan yo tournaray
E, mort o biu. aysiu saray !
(Pour la Saint-Jean je reviendrai — Et, mort ou vif, ici je serai !)

Voici deux couplets de la chanson des hardis corsaires bretons qui
montent à l'assaut d'une frégate anglaise autrement forte que leur petit
navire :

Le maîtr' donne un coup de sifilet :
« En haut, larguez les perroquets,
Largue les ris et vent arrière,
Laisse porter jusqu'à son bord,
Pour voir qu'est- c' qui s'ra le plus fort ! »
Virlof pour lof, au même instant,
Nous l'avons pris par son avant,
A coups de haches d'abordage,
De piques et de mousquetons,
Nous lavons mise à la raison !

Dans une chanson du Caorsin où la mère, pour détourner sa fille de
l'amour, lui dit de songer à la mort, la fille répond d'une façon cruelle
pour l'âge avancé de la mère, mais avec une image saisissante :

« Sousqas-y, bous, ma mayre,
Sousqas-y, bous,
Bous ten pes coutilhous ! »
(« Pensez-y, vous, ma mère, — Pensez-y, vous, — Elle vous tient par les
cotillons ! »)

En Franche-Comté, la jeune fille que l'on fit nonne de force, jette ses
malédiction, en une sombre frénésie :

Je maudirai la toile

Dont on a fait mon voile.
Et les ciseaux des malheureux
Qui ont coupé mes blonds cheveux...

Je maudirai le prêtre
Qui a chanté la messe
Et le servent qui la servait,
Les assistants qui l'entendaient.

Je maudirai les murs,
Les murs et les murailles,
Les tailleurs qui les ont taillées
Si haut qu' je n'puis voir mon amant.

Une note lugubre et touchante se trouve encore dans une autre chanson comtoise :

Ma pauvre enfant,
Qui es dessous la terre,
Ma pauvre enfant.
Soulève donc la pierre !
Chère maman,
Donnez-m'y ma chemise,
Chère maman.
Bien fort souffle la bise !
Ma pauvre enfant,
Je n'ai pas la puissance,
Ma pauvre enfant.
A toi toujours je pense !
Chère maman.
J'ai les deux mains gelées,
Chère maman,
Et la langue séchée !
Ma pauvre enfant,
J'irai dessous la terre.
Tout près de toi.
Pour réchauffer la pierre.

La célèbre chanson du pauvre laboureur ne se chante pas uniment en Bresse, mais aussi en Velay et en Forez :

Qui veut savoir la vie
Du pauvre laboureur ;
Le jour de sa naissance
Ne fut bien malheureux.
Qu'il pleuve, vente ou neige,

Orage ou autre temps,
 On voit toujours sans cesse
 Le laboureur aux champs.
 Le pauvre laboureur
 Est tout décourtisan (déchiré),
 N'est habillé en toile
 Comme un moulin à vent...
 Faut prendre patience,
 O pauvre laboureur ;
 Si ta misère est grande,
 C'est pour t'en faire honneur.
 Y a ni roi, ni prince.
 Ni prêtre, ni seigneur,
 Qui vivent sans la peine
 Du pauvre laboureur !

Voici les quatre derniers couplets d'une chanson de Biscaye, traduits du basque :

Jeune homme, tu te mets en vain — De ce corps — A suivre les ordres, —
 Et à l'embellir : — La Mort, de la jeunesse — Se moque, — A s'attaquer à
 elle,
 se plaît. Négociant affamé de gain — Que rien — En ce monde n'assouvira
 — Jamais, — Tantôt tu auras une tombe — Pour demeure. — Tous tes
 biens tu laisseras — A d'autres. Laboureur, en vain — Tu fais des efforts ;
 — La mort sans y penser — S'approche ; — La peine de semer — A été
 pour toi, — Et les belles récoltes — Pour tes héritiers. Pas un à la mort —
 N'échappera. — A chacun acharnée — Elle s'attachera ; — Elle ira trouver
 les rois — Sur leurs trônes — Aussi bien que les petites gens — Dans leurs
 chaumières.

Il semble que la chanson limousine réponde en écho :

Bezez la mort que ronla,
 Qe ronla eytour de vous ;
 Ela fay coume l'oumbra,
 Ela vous seg pertout.

(Voyez la mort qui tourne, — Qui tourne autour de vous; — Elle fait
 comme l'ombre, — Elle vous suit partout.)

La mort n'es pas flatieyra,
 Ela ne flata re ;
 N'enmena ornes e femnas,
 Efans petiots e grands.

(La mort n'est pas flatteuse, — Elle ne flatte rien : — Elle emmène
 hommes et femmes, — Enfants petits ou grands.)

Lous reys, amay las reynas,

En tous hours beus ribans,
N'auran pas may de grasia
Que lous paubres payzans !

(Les rois, aussi les reines — Avec tous leurs beaux rubans —
N'obtiendront pas plus de pitié — Que les pauvres paysans !)

Dans un tout autre ton, ce refrain d'une chanson de noce lauraguaise,
concernant le lit des nouveaux époux, ne manque pas de relief :

N'y a pas cap de palho al lieyt
Que nou tremole,
N'y a pas cap de palho al lieyl
Que nou tremol' aqesto neyt !

(Il n'est nulle paille au lit - Qui ne tremble, — Il n'est nulle paille au lit —
Qui ne tremble cette nuit !)

Dans la complainte occitane de Biron, qui se trouve en Caorsin comme en
Périgord, le maréchal, reprochant au roi son ingratitude, lui dit :

Car de moun cos y a pas 'no beno
Que per moun rey n'atxe sannat !

(Car de mon corps il n'y a pas une veine - Qui pour mon roi n'ait saigné !)

La chanson suivante se chante dans diverses provinces. Selon le cas, c'est
un roi ou un seigneur qui prétend faire renoncer sa fille à son amant et
embastille celle-ci dans un cachot. Au chef de sept années, cuidant qu'il a
vaincu l'obstination de la rebelle, il la vient visiter :

Bonjour, ma fill', comment qu'ça va ?
— Ma foi, mon père' ça va comme ça ;
J'ai un pied pourri dans les fers
Et un côté rongé des vers.
N'auriez vous pas dans vot'gousset
Quelques vingt francs à me prêter,
Pour les donner au geôlier
Qu'il me desserre un peu les pieds !

Mais la fille ne renonce pas à son amour et affirme qu'elle mourra plutôt.
La chanson militaire ci-dessous ne faute pas d'allure expressive. Le
«général de France w demande à Namur de se rendre, mais la ville refuse
dédaignusement. Ores, riposte le général :

« Puisque c'est là ton dernier mot.
Sonnez, trompettes, à l'assaut ;
Sans fascines et sans échelles,
Le sabre aux dents, mes grenadiers,
Rira bien qui rira 1' dernier ! »
— « O roi de Prusse, où êtes-vous ?
Hélas ! hélas ! secourez-nous !
Les Français sont aux palissades ;

Les grenadiers, dans les fossés,
Sont comme lions déchaînés !

Richepin lui-même n'eût pas mieux fait que cette chanson de misère laborieuse, qui se dit en Berry :

J' voudrais être mariée,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
— V'ia la beir mariée :
A va toujours aux champs.
Adieu, nos amourettes,
Adieu donc, pour longtemps !
Je voudrais être enceinte,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
— Voilà la belle enceinte :
A va toujours aux champs.
Adieu, nos amourettes,
Adieu donc, pour longtemps !
J' voudrais être accouchée,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
— V'ia la belle accouchée,
A va toujours aux champs.
Adieu, nos amourettes.
Adieu donc, pour longtemps !
Je voudrais être morte,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
Voilà la belle morte :
Aile ira plus aux champs.
Adieu, nos amourettes.
Adieu donc, pour longtemps !

De quelle connaissance profonde du cœur humain, de quelle psychologie avertie fait preuve la chanson populaire. Elle ne faute pas de remarques sur l'inconstance et la versatilité féminines :

L'omour de lo Morionno
Pot pas dura toutxiour ;
E, qon lou tambour bat,
Odiu, belo, belo,
E, qan lou tambour bat,
Odiu, paure souldat !

(L'amour de la Marianne — ne peut pas durer toujours ; — Et quand le tambour bat, — Adieu belle, belle, — Et quand le tambour bat, — Adieu, pauvre soldat !)
(Bourrée d'Auvergne)

Le sentiment des filles

N'est pas bon de savoir :
Si vous venez la veille.
Diront qu'elles vous aiment ;
Le lendemain
Ne diront plus de même,
La, la !

(Auvergne)

Les filles sont comme la lune,
Sont sujettes au changement ;
Par devant vous font des promesses,
Par derrière s'en vont riant.

(Armagnac)

Les filles sont bien gentes,
C'est un vrai miel ;
Mais elles sont changeantes
Comme le ciel.
Ho ! l'amour, ha ! lon laire,
C'est un vrai miel ;
Ho ! l'amour, ha ! lon laire,
Ça vient du ciel !

(Normandie)

Tu, minyo qe festejas,
Qe vius enamorat,
Not fies de donzellas
Mira qe totas allas
Te poden enganyar.

(Toi, garçon qui courtises, — Qui vis énamouré, — Ne te fie aux jeunes filles : — Considère que toutes elles — Te peuvent engeigner.)

(Catalogne)

La volonté des filles,
Difficile à savoir :
"Venez ce soir,
Ell' diront qu'ell' vous aiment ;
Venez demain,
Ce n'sera plus de même !

(Nivernais)

En une chanson qui se dit un peu partout en France, l'amant, éloigné de sa belle, charge le rossignol d'un

« Bonjour, l'une, bonjour, l'autre,

Bonjour, belle que voilà,
 C'est votre amant qui demande
 Que vous ne l'oubliiez pas.
 La violette double, double,
 La violette doublera. »
 « Quoi ! mon amant me demande
 Que je ne l'oublie pas ?
 j'en ai oublié tant d'autres,
 J'oublierai bien celui-là !
 La violette double, double,
 La violette doublera. »

Les hommes attrapent aussi leur paquet pour leur donjuanisme et leur vantardise :

Oh ! que les filles sont donc folles
 De s'attacher à ces garçons,
 Aux garçons de ces montagnes
 Qui s'en vont partout chantant :
 L'amour n'est qu'un passe-temps !
 — Tous les garçons sont des trompeurs,
 Hélas ! ils sont bien tous les mêmes ;
 Quand ils sont vers les filles :
 Oh ! ma mie, je vous aime !
 Tra la la la la, Tra la la la la !
 Quand ils sont vers les filles ;
 Oh ! ma mie, je vous aime !
 Quand ils sont éloignés,
 Ce ne sont plus les mêmes,
 Tra la la la la la, Tra la la la la !

(Franche-Comté)

Dans une chanson du Caorsin, le galant, qui a la promesse de coucher avec la fille, a le tort impardonnable de s'en vanter :

Lou galan s'in part d'aqi,
 S'in ba fa'n tour per bile ;
 Ne' trobo douys galans
 Ande la lour mio.

E lour diget : « N'ay b'uno
 May belo qe la tio,
 Qe m'a fayt la proumeso
 Q'ande yo coutxaïo ! »

(Le galant part de là, — S'en va faire un tour en ville ; — Il rencontre deux galants — Avec leur mie, — Et il leur dit : « J'en ai bien une — Plus belle

que la tienne,— Qui m'a fait la promesse — Qu'avec moi elle coucherait !»)

Par fortune, la belle oit ces propos malsonnants. Aussi, lorsque le drille s'en vient, dans la nuit, gratter à sa porte, il est accueilli de singulière façon par la fille qui garde la porte barrée :

« Pouios txala, pouios tourra,
Pouios mouri de malo ratxo,
Se tu mourios d'aqelo mort,
Aylas ! q'uno txoio
Qe resauprio moun cor ! »

(« Tu pourrais te geler, tu pourrais te glacer, — Tu pourrais mourir de maie rage, — Si tu mourais de cette mort, — Ah ! quelle joie — Que recevrait mon cœur ! »)

Iré et confus, le galant porte ses plaintes au rossignol qui lui baille cette honnête leçon :

« Tout galan qe fa l'amour,
Nou'n diu re dire ;
L'amour se diu fa escoundimen,
Qe digun al mounde
Y fasqe moumen ! »

(« Tout galant qui fait l'amour, — N'en doit rien dire ; — L'amour se doit faire secrètement, — Que personne au monde — N'y prenne garde ! »)

Une chanson de France est tout entière dédiée aux fallaces et à la suffisance des garçons :

Les hommes sont trompeurs,
La chose est bien certaine ;
Sont-ils auprès de vous :
Mam'selle, je vous aime ! —
En sont-ils éloignés,
Ne disent plus de même ;
Rencontr't-ils leurs amis :
Connais-tu mam'sell' telle ?
Rencontr't-ils leurs amis :
Connais-tu mamsell' telle ?
Ell' croit de bonne foi
Qu'je suis amoureux d'elle !

De quelle pénétration aiguë des divers aspects de l'amour et des mobiles de celui-ci, fait encore preuve la poésie populaire; comme les peintures à ce propos sont saisissantes de réalité et d'intensité :

« Ami, mon bel ami,
Tu ne me parles guère :
T'aimerais mieux

La fill' d'un riche marchand
Qui porterait
De l'or et des diamants ! »
— « J'aimerais mieux ma mie
Tout' nue dans sa chemise
Qu'avec sa dot
La fill' d'un riche marchand
Qui porterait De l'or et des diamants ! »

(Nivernais)

En Limousin, à l'amoureux qui menace de la quitter, la fille répond par ces paroles terribles :

Galant, si lu t'en vas,
Tu t'en repentiras
Le temps que tu vivras !

Elle sent, elle sait que le garçon est profondément amoureux d'elle et que s'il veut la quitter, c'est par désespérance de ses coquetteries. S'il le fait, cependant, malheur à lui ! Son amour le ramènera vers la belle, elle le lui dit bien ;

Galant, tu reviendras...
mais il aura beau verser des larmes de sang, la femme, blessée dans sa vanité, sera implacable, ne pardonnera jamais.

Tu m'aimais :
Je sais cela.
Tu ne m'aimes plus :
Je sais cela.
Mais l'oubli, l'oubli :
Je ne sais pas encore cela !

(Alsace)

Dans une chanson du Vivarais, l'amant, sincèrement désolé, va pleurer sur la tombe de sa mie. Mais la pauvre morte sait bien que les chagrins ne peuvent être éternels, que la Vie et l'Amour continuent, de mentre que les morts restent morts, et elle dit au galant ces paroles vraiment admirables de tout biais :

Ma bouche est plein' de terre,
La tienne est plein' d'amour !...
La fille à laquelle son père veut bailler une maison, sous la condition expresse qu'elle n'aura oncques d'amour, tient pareil marché pour pure duperie :

« Ma fille, promettez-moi donc,
Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond,
De ne jamais prendre garçon,
P'tit bonnet, p'tit bonnet,

Ptit bonnet tout rond,
 Ah ! ah ! p'tit, p'tit bonnet,
 Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond ! »
 — « J'aimerais mieux que la maison
 Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond,
 Fût tout en cendre et en charbon,
 P'tit, p'tit bonnet,
 P'tit bonnet tout rond,
 Ah ! ah ! p'tit, p'tit bonnet,
 Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond ! »

(Franche-Comté)

« La femm' que vous prenez
 Est-elle bien jolie ?
 O beau rossignolet,
 La femm' que vous prenez
 Est-elle bien jolie ? »
 « Pas si jolie que vous.
 Mais elle est bien plus riche !
 O beau rossignolet,
 Pas si jolie que vous.
 Mais elle est bien plus riche ! »

Dans la version normande d'une chanson très répandue, à la belle de qui il a pris le cœur, le matelot dit, pour la consoler :

« Ne pleurez pas, la belle,
 Et je vous le rendrai.
 Et je vous le rendrai,
 Sur le bord de l'île,
 Et je vous le rendrai
 Sur le bord de l'eau,
 Sur le bord du vaisseau. »
 — « Ça se rend pas, dit-elle,
 Comm' de l'argent prêté,
 Comm' de l'argent prêté,
 Sur le bord de l'île,
 Comm' de l'argent prêté.
 Sur le bord de l'eau,
 Sur le bord du vaisseau ! »

Dans une chanson de France, qui se trouve un peu dans toutes les provinces, le faraud, après avoir consulté le rossignol, s'en va trouver hardiment une fille qui ne lui déplaît pas et à laquelle il a des raisons de

croire qu'il ne déplâit pas ; il appoind même à la leçon du rossignol et ajoute de biais fort galant ;

« Je cueillerai les pommes,
Les pommes de reinette
Qui sont dans ton jardin ;
Permetts-moi donc, la belle,
Que j'y mette la main ! »
— « Jamais je permettrai
Que vous touchiez mes pommes ;
Apportez-moi la lune,
Le soleil à la main.
Vous toucherez les pommes
Qui sont dans mon jardin ! »

Notez que c'était une feinte ; la fille eût été bien désolée d'être étrangée de son galant pour une entreprise aussi difficile et lointaine. Mais comme l'autre répond :

« La lune elle est trop haute,
Le soleil est trop loin,
Avant que je l'apporte
Tu changeras d'amant ! »

elle constate en cela le manque de profondeur du soi-disant amour de l'amant et l'accuse d'être un volage et un trompeur.

On sait bien, qu'en réalité, la seule préoccupation sérieuse des bachelettes ne peut être que l'amour, et la chanson du Lauraguais le dit :

Qan y a très filhos
Al pe d'uno crous,
Pregoun la Bierjeto
Q'y balh' un espous.

(Quand il y a trois filles — Au pied d'une croix, — Elles prient la vierge — Qu'elle leur baille un époux.)

Un coup, un sieur se promenait dans un vallon. Il fit rencontre d'une bergerette qui lui parut une enfant ; aussi, sans penser à mal, il lui demande à qui étaient les moutons ? Mais la futée, à qui le beau sire faisait impression, lui répart gentiment :

« Lous moutous soun del mestre,
Inpuniintalicou,
L'y fa de poutous,
Lous moutous soun del mestre,
La pastouro es à bous ! »

(Les moutons sont au maître, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — Les moutons sont au maître, — La pastoure est à vous !)

Un petit surpris par cet aveu tout de go, à la fois naïf et hardi, le cavalier observe à la bergerette qu'elle semble un peu jeune. Mais il n'y a pas d'âge pour l'amour, du moment qu'on est apte à l'éprouver, ceci ressort de la réponse de la fillette :

« Mousu, per moun txouyne atxe,
Inpuntintalicou,
Ly fa de p"Utous,
Mousu, per moun txouyne atxe,
Me refusaias bous ?

(« Monsieur, pour mon jeune âge, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — Monsieur, pour mon jeune âge, — Me refuseriez-vous ?)

« L'erbo del prat es courto,
Inpuntintalicou,
L'y fa de poutous,
L'erbn del prat es courto,
Proufiio netx e txour.

(« L'herbe du pré est courte, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — L'herbe du pré est courte, — Elle profite nuit et jour.)

« Atal tan las filhetos,
Inpuntintalicou,
L'y la de poutous,
Atal fan las filhetos.

Creyson in fan l'amour ! »

(« Ainsi font les fillettes, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — Ainsi font les fillettes, — Elles croissent en faisant l'amour ! »)

Une chanson de France, dont on trouve des versions dans moult provinces, nous conte que trois filles étaient à baller dans un pré. Survint un pastoureau qui, charmé, saisit la plus jeune pour l'embrasser. La jouvencelle se débat et ses compagnes viennent à la rescousse. Intimidé, le nigaud lâche la bachelette ; lors, les filles se gaussent de lui :

Nous nous écriâmes :
Ah ! le sot berger !
Quand on tient l'anguille,
Il faut la manger.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !
Quand on tient l'anguille.
Il faut la manger ;
Quand on tient les filles,
Faut les embrasser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !

En bien des provinces on trouve des chansons dont la base est une idée similaire de celle de ce dernier couplet. Dans le Caorsin, il y a au moins trois chansons sur des thèmes de ce biais. Marguerite a la terreur de traverser le bois :

Comment je passerai le bois,
Moi que je suis jolie ?

Elle trouve un garçon bénévole qui l'accompagnera. Pour l'écartier d'elle, elle se fait passer pour la fille du bourreau, objet de répulsion dans l'ancien temps. Comme la poésie populaire a perçu avec acuité les deux sentiments contrepoinés dans le cœur de la fille. En sa pudeur de vierge, elle désire sincèrement que son honneur soit sauf ; mais elle est parement offensée sincèrement que son compagnon ne profite pas de la solitude où ils se trouvent, pour se livrer à quelque tentative galante :

Quand ell'fut au milieu du bois,
La belle se mit à rire :
« Belle, de quoi riez-vous tant,
Qu'avez-vous tant à rire r »
— « Je ris de toi, je ris de moi,
Je ris de ta bêtise,
Sommes-nous au milieu du bois,
Sommes-nous à la rive ? »

Le sot ne saisit pas. Ce n'est qu'une fois, fors le bois, ores que Marguerite s'est fait connaître pour la fille d'un seigneur, qu'il chevit par comprendre. Trop tard !

« Revenez vite dans le bois,
Marguerite, ma mie ».
— Il fallait plumer la perdrix
Du temps qu'elle était prise ! »

Un autre garçon n'est point aussi nice auprès de sa mie :

Tout en la regardant,
L'embrasse tendrement :
« Bel', si je te tenais,
Dedans le bois seulette,
Je te ferais changer
De couleur, ma brunette ! »

Piquée, la jeune fille afie qu'elle n'a pas peur et qu'elle ira bien au bois avec lui, sans rien redouter. Mais le gaillard tient parole ; en plein bois, l'imprudente est à la merci du galant ; la belle se voit perdue, à l'instant d'être proprement dévirginisée, lorsqu'elle a une inspiration.

« Franc chevalier, arrête ;
Si mon père n'a trois chevaux,

Le roi n'en a pas de plus beaux.

Laisse-moi en aller

Je te les donnerai ! »

Cette belle promesse arrête l'impétuosité de l'amant ; il quitte se relever la fille. Ores qu'ils sont rendus chez elle,

La belle lui fait voir

Trois chevaux en peinture :

« Le bien de mon père n'est pas mien,

Mon cœur en gage m'appartient,

Retire-toi, coulhon. De moi tu n'auras rien ! »

— « Ah ! que je suis coulhon

D'avoir laissé aller ma mie :

J'ai fait comme le chien lévrier,

Qui tint le lièvre entre ses pieds ;

Croyant de le reprendre,

Il le laissa aller !

Une fillette, trop précoce et délurée, tient ce petit discours à sa mère :

« Mariez-moi, ma p'tite maman,

Je crois que c'est mon temps ;

Vous m'avez faite à quatorze ans,

Tridera la la, tridera la la,

Vous m'avez faite à quatorze ans,

Je veux en faire autant ! »

Comme la têmeur de la maternité, qui constitue les trois quarts de la vertu des filles, n'est pas pour arrêter pareille petite personne aussi décidée, elle profite d'une nuit où son père doit être absent, pour prévenir un galant, qui n'a garde de faillir au rendez-vous. La petite, toujours avec autretelle crânerie :

« Mon cher amant, déshabille-toi,

Dans mon lit coucheras ! »

On s'attendait à autre chose : mais, aussi extraordinaire que cela paraisse, le galant, au lieu de faire l'amour, s'endort auprès de la fillette confuse et irée. La nuit s'écoule, l'aube vient, le galant se réveille, ainsi c'est l'heure de partir :

Mais quand vient la pointe du jour,

Le galant lui a dit : « Bonjour ! »

— « Je m'en fouts bien de tes bonjours,

Tu n'as pas mes amours ! »

— « Si j'ai manqué à mon devoir,

Je reviendrai ce soir ! »

— « Je m'en fouts bien de tes : ce soir.

Tu n'as pas de savoir ! »

Il est aussi de fort beaux cris d'amour dans la poésie populaire :

Ah ! soleil, fonds les rochers !
Ah ! lune, bois les rivières !
Que je puisse regarder
Mon amant qui est derrière !

L'impatience des amants, qui espèrent avec fièvre l'heure où la disparition de la lune aviera l'obscurité favorable, n'est-elle point fortunément retrayte :

O lune, méchante lune,
Tu n'es encore que là !
Je te croyais à quatre heures,
À la minuit tu n'es pas !
Si j'avais mon arbalète.
Je te jetterais à bas !

Encore à citer la chanson, populaire dans toute l'Occitanie :

Aqelos mountanhos
Qe tan autos soun,
M'inpatxon de beyre
Mas amous oun soun !

(Ces montagnes — Qui si hautes sont — M'empêchent de voir — Où sont mes amours !)

Aqelos mountanhos
Qe sabaysaran,
Mas amous, pecayre !
Se raproutxaran !

(Ces montagnes — S'abaisseront, — Mes amours, pecayré ! — Se rapprocheront !)

Quelle observation, quelle connaissance de la vie on trouve dans la poésie populaire. Voici plusieurs chansons du Caorsin :

Filhetos qe ses à marida.
Nou dibrias pas bous tan triga ;
Qan maridados ne sares.
N'anires pas ounte bouldres...

(Fillettes, qui êtes à marier, — Vous ne devriez pas tant vous presser ; — Quand mariées vous serez, — Vous n'irez pas où vous voudrez...)

Al cap de nau mezes, un an,
Uno pitxouno o un efan :
L'efan sara plourayre ;
Touto la netx, bressin, bressan,

Belo, droumires gayre !

(Au chef de neuf mois, un an — Une petite ou un garçon : — L'enfant sera pleureur ; - Toute la nuit, berçant, berçant, — Belle, vous ne dormirez guère !)

Sire le roi a été séduit par la beauté de la marquise ; avec calme et autorité il annonce au mari de celle-ci, qu'il lui plaît de coucher avec sa femme.

« Sire, vous avez tout pouvoir,
Pouvoir, toute puissance ;
Mais si vous n'étiez pas le roi.
J'en tirerais vengeance ! »
— « Mon bon marquis, console-toi,
Tu auras ta récompense,
Je te ferai grand maréchal.
Grand maréchal de France ! »
— Txano, in te remaridan
Crezios dese countento ;
Eres mestreso à toun oustal
E douma siras sirbento ;
Te caldra, O lou bastou anira,
Ese oubediento !

(Jeanne, en te remariant, — Tu croyais être heureuse ; — Tu étais maîtresse dans ta maison — Et demain tu seras servante ; — Te faudra, — ou le bâton jouera, — Être obéissante !)

Se toutis lous coucuts
Boulabon per layre,
Barraïon lou sel,
Beyrian plus l'esclayre !

(Si tous les cocus — Volaient par l'air — Ils fermeraient le ciel, — On ne verrait plus la clarté !)

Ils sont nombreux, les pauvres vieux, qui, à pair le suivant, reçoivent, de l'étrangère entrée dans la maison, plus de brusques paroles et de mauvais procédés que d'égards et de bons soins :

Per apendre de pati
Ne cal prene noro [bis)
Ye,
Ne cal prene noro !

(Pour apprendre à souffrir, — Il faut prendre belle-fille, — Yè, — Il faut prendre belle-fille !)

Les invités de la mariée chantent :

Piuselo la menan,
Piuselo la menan !

(Pucelle nous la menons, — Pucelle nous la menons !)

Comme il est toujours aventureux d'aïer en pareille matière, les invités du marié ripostent par cette prudente réserve :

Beleu ! (Peut-être !)

Voici de judicieuses maximes :

Las poumos maduros,

Las cal amasa ;

Las filhos piuselos,

Las cal marida !

(Les pommes mûres — Les faut amasser ; — Les filles pucelles — Les faut marier !)

On rencontre, dans diverses provinces d'Occitanie, la chanson suivante. La mère et la fille, en moissonnant le blé, trouvèrent sous une javelle, un goujat, c'est-à-dire un jeune homme. La mère qui connaît la vie, revendique la possession par moitié du garçon ; c'était raisonnable. Mais la jeune fille ne veut rien entendre et l'on porte la jurge devant le juge. Celui-ci déclare que l'affaire sera vite jugée :

Lou blad à la mayre,

Lou goutxat à la filho.

(Le blé à la mère, — Le goujat à la fille.)

La mère estime, à droit, que c'est bien mal jugé et que c'est là un méchant juge :

Ma filho, qes txoubo,

Aurio pla prou troubat,

Pecayre, Ma filho q'es txoubo

Aurio pla prou troubat.

(Ma fille, qui est jeune, — Aurait bien assez trouvé).

May yo qe souy bielho.

Ne troubaray plus cap,

Pecayre, May yo qe souy bielho,

Ne troubaray plus cap !:

(Mais moi qui suis vieille, — Je n'en trouverai plus aucun !)

Dès le mariage accompli, les conditions mutuent :

« Oh ! qu'avez-vous, ma douce amie.

Que vous avez le cœur si triste ? »

— « Galant, je voudrais m'en aller

Dans le château de mon cher père,

Pour y soigner ma bonne mère ».

— « Chez ton père tu n'iras point.

Hier soir tu étais la maîtresse.

Mais aujourd'hui je suis le maître ! »

(Vendée)

Un beau chasseur a serré d'un peu trop près Jeannette ; en guerdon il lui baille un louis d'or. Jeannette était bien jeune, mais en sa qualité de fille, elle n'en était pas moins adroite et malicieuse :

Jeannette de courir
Aussitôt vers sa mère :
« Pour m'embrasser
Un beau monsieur voulait
Me donner une pièce
Qui tout d'or reluisait. »
« Que tu es sottte, enfant,
Fallait toujours la prendre ! »
— « La voilà dans Ma tâcherette³, maman ;
Allons vite à la foire,
Acheter des rubans ! »

(Franche-Comté)

Entre vous tous, gens de la ville,
Ah ! ne vous estimez pas tant,
Vous nous traitez tous d'imbéciles,
Nous pourrions vous en dire autant,
Ah ! ne vous zist', zist', zeste,
Ah ! ne vous estimez pas tant !

(Bretagne)

Courounats la nobi,
La soue may,
Couronnats la nobi
Dab un gran gay ;
Dab un gran gay
E gran doulou,
Courounats la nobi
Q'et-se he aunou !

(Couronnez la mariée, — La sienne mère, — Couronnez la mariée — Avec grande joie ; — Avec grande joie — Et grande douleur, — Couronnez la mariée — Qui vous fait honneur !)

Voici qui prouve une intelligente et aimable philosophie :

« Jean, prends garde à toi,
On va te couper l'herbe (bis)
Sous le pied.
Te prendre ta maîtresse,
Dondaine,

³ Pochette

L'amour qui nous mène,
Dondon ! »

— « Laisse-la couper.
Repoussera plus belle, (bis)
Pourquoi donc
Je me mettrais en peine ?
Dondaine
L'amour qui nous mène, Dondon ! »

(Nivernais)

En Auvergne, les domestiques, qui changent de maître à la Saint-Jean, chantent :

Le souorto siasco bouno,
Belo, lo, le,
E lo, lo, le,
May beleu pus maysanto,
Belo, lo, le !
(La vie sera bonne, — Mais peut-être plus mauvaise.)
E loy bartoy flouriso,
Belo, lo, le,
E lo, lo, le,
Loy mestres s'odousiso,
Belo, lo, le !
(Et les genêts fleurissent, — Les maîtres s'adoucissent.)
Qo duroro pas gayre
Belo, lo, lé,
E lo, lo, le,
Un mes o sin semonos,
Belo, lo, le !
(Ça ne durera guère, — Un mois ou cinq semaines.)

Amont, j'ai donné là une série de chansons exquis. Dans celles que je citais à d'autres points de vue, on a pu trouver maints détails délicieux. Voulez-vous encore des choses charmantes ?

Le rossignol, dit une garce,

Chante pour ces filles
Qui n'ont point d'ami ;
Il chante point pour moi.
Car j'en ai un joli.
S'il ne vient point dimanche
Lundi j'irai le qu'ri !
— Beau pommier, beau pommier,
Qu'est si chargé de fleurs

Que mon cœur l'est d'amour,
Que mon cœur l'est d'amour,
Lon la,
Dansons la joliette,
Dansons-la sur l'herbette
N'y faut qu'un petit vent
Pour envoler ces fleurs.
N'y faut qu'un jeun' garçon
Pour y gagner mon cœur,
Lon la.
Dansons la joliette
Dansons-la sur l'herbette.

(Champagne)

La nouste nobi marche leuyé,
Semble l'iranye sus l'iranyé ! (bis)
(Notre mariée marche léger, — Elle semble la fleur sur l'oranger !)
(Béarn)

Elle était aussi droite
Que le jonc dans le pré.
Elle était aussi vermeille
Que la rose au rosier !

(Saintonge)

Avec quelle délicatesse est exprimé le soupçon jaloux, dans cette aubade de mai provençale :

Vous representi la viuleto :
Sias din moun couer touto souleto ;
May per you sarie doulourous
Se din vouestro couer n'y avie dous !

(Je vous présente la violette : — Vous êtes dans mon cœur toute seule ; — Mais pour moi il serait douloureux — Si dans votre cœur nous étions deux !)

Las carreros diuyon flouri,
Tan belo nobio ba sourti ;
Diuyon flouri, diuyon grana,
Tan belo nobio ba pasa !

(Les rues devraient fleurir, — Tant belle mariée va sortir ; — Elles devraient fleurir, elles devraient grener, — Tant belle mariée va passer !)
(Agenois)

« Dites-moi si je suis belle,
C'est ce que mon cœur aime,
Ou si mon miroir me ment ?

C'est ce que mon cœur aime tant ! »

— « Vous êtes un peu brunette,

C'est ce que mon cœur aime,

Mais cela vous avait tant.

C'est ce que mon cœur aime tant ! »

(Bretagne)

Une fille a été mariée contre son gré à un époux vieux et grognon, qui exige qu'elle se lève au point du jour :

Oh ! la Nanette elle se lève,

Mais chez son père elle s'en va.

Le long de son chemin rencontre

Son cher amant du temps passé

Qui l'avait tant aimée.

Il lui dit : « Eh ! bonjour, Nanette,

Où vas-tu donc, bell', si matin ? »

— « Je cherche à vendr' mon cœur volage,

Je vous le donne pour cinq sous,

Galant, le voulez-vous ? »

Il lui prend les mains dans les siennes.

Il l'embrasse bien tendrement

En lui disant : « O ma Nanette,

Ton cher amant du temps passé

Veut faire le marché ! »

— Elle aura les joues roses

Comm' une feuille de rose,

Elle aura les joues roses

Comme une feuille,

Taladenette,

Comme une feuille,

Lon la, ladenette,

Comme un' feuille de rose !

Et puis les yeux brillants

Comme les étoil' du temps,

Et puis les yeux brillants

Comm' les étoiles,

Taladenette,

Comm' les étoiles

Lon la, ladenette,

Comm' les étoil' du temps !

(Nivernais)

Encore du Nivernais, cette version d'une chanson qu'on trouve en Picardie et dans les Flandres :

Le bon Dieu s'habille en pauvre,
L'aumône va demander, (bis)
Il est brutalement rabroué par un riche, mais sa femme a merci du mendis :

Quand il a mangé la soupe,
Le pauvre veut s'en aller, {bis)
« Restez, oh ! restez, le pauvre,
Un lit j'ai pour vous coucher. » (bis)
Quand elle entre dans la chambre.
Voit la chambr' tout éclairée.
« Oh ! dites-moi donc, le pauvre,
Est-c' la lune qui paraît ? »
« Non, madam' ce sont des anges
Que vous voyez voltiger ! »
— Be s'en ba la nobi
Sou camin pie,
Semble l'arrose
De l'arrouze !

(Bien s'en va la mariée — Sur le chemin plainier — Elle semble la rose —
Du rosier !)

Sa may plante briulettes,
Sa may plante briulettes,
E rozes muscadetes
Au cap dou leyt :
Nobi, s'as droumit soulete,
Sera pas d'aneyt !

(Sa mère plante violettes, — Sa mère plante violettes — Et roses
musquées — A la tête du lit : — Mariée, si tu as dormi seulette, — Ce ne
sera pas de cette nuit !)

(Landes)

Si la belle s'est endormie
Entre les bras de son amant,
De son amant qui la regarde,
Son cœur charmé, ses yeux brillants.

« Que les étoiles sont grandes,
Quand elles sont au firmament
Mais les beaux yeux de ma maîtresse
Sont bien encore plus charmants ! »

(Velay)

N'y a rien d'aussi charmant
Que la bergère aux champs ;

Quand il tomb' d' la pluie,
 A d'mande du beau temps :
 Voilà comm' la bergère
 Aime à passer le temps.
 Eh ! gai, mon berger,
 Ho ! ho ! mon valet,
 Et tideri lon lère,
 Lon lère, lon lère,
 Et tideri lon lère
 Lon lère, lon la !
 Son amant va la voir
 Le matin et le soir :
 « Réveillez-vous, bergère,
 Bergèr', réveillez-vous,
 Menez vos moutons pâître,
 Le soleil luit partout.
 Eh ! gai, etc.
 Quand la bergère entend
 La voix de son galant,
 Ell' prend sa corselette
 Et son beau jupon blanc,
 Ell' va ouvrir la porte
 A son fidèle amant.
 « Beau berger, mon ami,
 De quoi vivrons-nous »
 — « Les moutons vivent d'herbe,
 Les papillons de fleurs ;
 Tous les deux, mignonnette,
 Nous vivrons de langueurs ! »

(Vendée)

Che you chabioy boula [bis)
 Coumo la perdri grijo,
 Lan la, lan la,
 Coumo la perdri grijo,
 Doun, doun.

(Si moi je savais voler — Comme la perdrix grise— Lan la, lan la, —
 Comme la perdrix grise, — Don don.)

Men anioy pauja (bis)
 A l'porto de mo mio,
 Lan la, lan la,
 A l'porto de mo mio,
 Doun, doun.

(Je m'en irais poser — A la porte de ma mie, — Lan la, lan la, — A la porte de ma mie, — Don don.)

Le rossignol m'a dit
Que vous aimiez les roses.
Que vous aimiez les roses
Cueillies dès le matin :
Les miennes sont écloses
Dedans mon beau jardin !

(Périgord)

Le galant parle d'amour avec sa mie, mais l'aube vient, annoncée par la calandre ; le charme de la chanson remembre les albas des troubadours :

Ay ! no cantes pas tan ait,
Calandria amorosa.
No fases penar'l meu cor,
No declares tal' cosa :
Lo dia s'en v'à venir,
Ja se qe me cal fujir,
Qe la gent nom troben

Amba vos. galant' minyona !

(Ah ! ne chante pas si haut, — Calandre amoureuse, — Ne fais pas souffrir mon cœur, — N'annonce pas telle chose : — Le jour s'en va venir, — Je sais qu'il me faut fuir, — Pour que les gens ne me trouvent — Avec vous, gente mignonne !)

Alteta n'es corn un siprer,
Molt ben fêta de sintura,
Mi pareix qe'ls anjels hant fei
Lo cos ben dret,
Lo cos d'sqeixa criatura !

(Haute elle est comme un cyprès, — Moulte bien faite de ceinture, — Il me paraît que les anges ont fait — Le corps bien droit, — Le corps de cette créature !)

En lo peu del ginjoler
Hi ha una font d'aygua viva.

(Au pied du jujubier — Il y a une fontaine d'eau vive.)

Y à la vora de la font
S'hi ombrejava una nina,

(Et au bord de la fontaine — S'ombrageait une jeune fille.)

De tant bonica qe n'era
La fuente ne relluhia.

(De si jolie qu'elle était — La fontaine en resplendissait.)

(Catalogne)

Y a-t-il un arbre en las fouras
Que passe par d'su les chagnes,
Ceum' les vargues et les fragnes
Pasont l'aronde et les garas.
— Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun cheu vous ;
Si la mariée al é malade,
J'ia guarirons ben sans vous.

(Bourbonnais)

Sur des airs de bourrée :

Enqera n'es pas jour,
Q'ey la luna qe raia,
Enqera n'es pas jour,
Qu'ey la luna d'amour;
Qu'ey la luna d'amour
Que raia, qe raia,
Qu'ey la luna d'amour
Que raia toujours !

(Encore n'est pas jour, — C'est la lune qui rayonne, — Encore n'est pas jour, — C'est la lune d'amour ; — C'est la lune d'amour — Qui rayonne, qui rayonne, — C'est la lune d'amour — Qui rayonne toujours !)

— Y a set an q'ieu t'aime,
Q'ieu te fau la cour ;
Te trobe poulida
May qe'l proumie jour !

(Il y a sept ans que je t'aime ; — Que je te fais la cour ; — Je te trouve jolie — Plus que le premier jour !)

(Limousin)

Cette chanson française se chante, avec de légères variantes, en des provinces bien diverses, notamment en Picardie, Velay, Franche-Comté, Poitou et Savoie :

La belle est au jardin d'amour,
Voilà un mois ou six semaines,
Son père la cherche partout
Et son amant est bien en peine.
« Berger, berger, n'as-tu pas vu,
N'as-tu pas vu la beauté même ? »
— « Comment est-elle donc vêtue,
Est-elle en soie, est-elle en laine ? »
« Elle est vêtue en satin blanc
Et dans ses mains blanches mitaines,
Ses cheveux qui flottent au vent

Ont une odeur de marjolaine. »
 « Elle est là-bas, dans ces vallons,
 Assise au bord d'une fontaine ;
 Dans ses mains tient un bel oiseau
 A qui la bell' conte sa peine. »
 « Petit oiseau, tu es heureux
 D'être ainsi auprès de ma belle ;
 Et moi qui suis son amoureux,
 Je ne puis pas m'approcher d'elle !
 « Peut-on être auprès du rosier
 Sans en pouvoir cueillir la rose ? »
 — «- Cueillez-la, si vous le voulez.
 Car c'est pour vous qu'elle est éclosé ! »

En Comté, la fille traitée de vilaine par les trois discourtois capitaines qu'elle rencontre, leur répond :

Je ne suis pas si vilaine,
 Avec mes sabots,
 Puisque le fils du roi m'aime,
 Avec mes sabots
 Dondaine
 Oh, oh, oh!
 Avec mes sabots !
 — Pimperline et Pimperlin
 Sont allés au bois voisin ;
 Les routes n'y sont plus vertes,
 Les oiseaux sont envolés.
 Sans couteau et sans fourchette
 Le gros loup va bien souper !
 — Voici le printemps,
 La saison nouvelle.
 Où tout beau garçon
 Change de maîtresse,
 Bon, bon.
 Si l'amour vous gêne.
 Moi non !
 Où tout beau garçon
 Change de maîtresse ;
 Moi j'changerai pas,
 La mienne est trop belle,
 Bon, bon,
 Si l'amour vous gêne.
 Moi non !
 — Je me suis mise en fenêtre

Voir si mon ami vient pas;
J'aperçus la claire lune :
Claire lune, Dieu te garde !
Et pensez-vous qu'il m'oublie ?

Eh, oh! la la!

Qu'il n'moublie pas !
J'aperçus la claire lune :
Claire lune, Dieu te garde !
Hélas ! que les nuits sont longues
Quand les amis n'y sont pas !
Et pensez-vous qu'il m'oublie ?

Eh, oh ! la la !

Qu'il n'moublie pas !

(Franche-Comté)

Version comtoise d'une chanson de France :

Derrière' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Derrière' chez mon père
Y a un pommier doux
Tout doux,
Eh iou,
Y a un pommier doux.

Trois jeunes princesses,
Vole, mon cœur, vole,
Trois jeunes princesses
Sont assis' dessous
Tout doux, etc.

« Sœurs, dit la plus jeune.
Vole, mon cœur, vole,
Sœurs, dit la plus jeune,
Je crois qu'il fait jour. »

« Sœurs, dit la seconde,
Vole, mon cœur, vole,
Sœurs, dit la seconde,
J'entends le tambour. »

« Sœurs, dit la troisième.
Vole, mon cœur, vole,
Sœurs, dit la troisième,
Ce sont nos amours

« Qui vont à la guerre.
Vole, mon cœur, vole,
Qui vont à la guerre,
Combattre pour nous.

« S'ils gagnent bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'ils gagnent bataille,
Auront nos amours. »

« Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent.
Vole, mon cœur, vole,
Qu'ils perd" ou qu'ils gagnent.
Les auront toujours ! »

La chanson de la Mariée se trouve un peu partout en France. Balzac la cite avec admiration dans Pierrette. A l'ouïr, j'ai vu, dans des noces, les yeux de rudes paysans s'embuer de larmes :

Nous sommes venus, ce soir,
Du fond de nos villages
Vous faire compliment
De votre mariage
A monsieur votre époux
Aussi bien comme à vous !

Vous voilà donc liée.
Madame la mariée,
Vous voilà donc liée,
En venant d'épouser,
Avec un anneau d'or,
Qui conduit à la mort !

Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée,
Vous n'irez plus au bal.
Ni dans les assemblées ;
Vous gard'rez la maison
Pendant que nous irons !

Série de chansons du Caorsin :
Où l'enterrerons-nous.
Cette aimable brunette ?
Là-bas, sous ce grand arbre

Qui couvre le chemin
Où le rossignol chante.
Le soir et le matin !

— L'autre jour, en me promenant
Le long d'un joli bois charmant,
J'ai entendu la voix d'une bergère
Qu'elle chantait une chanson nouvelle.

Du plus loin qu'elle m'aperçut,
La bergère ne chanta plus.
« Chantez, chantez, mon aimable bergère,
Recommencez votre chanson nouvelle ! »

Une jeune fille morte s'adresse à son amant qui est venu pleurer sur sa tombe :

« Paubr'amouros,
Diu te counsole,
Diu te balhe soulatxomen ;
Car yo sou foro de mas penos
E tu dintres din lous tourmens !
(Pauvre amoureux, Dieu te console, — Dieu te baille soulagement ; — Car moi je suis hors de mes peines — Et toi tu entres dans les tourments !)
La bago d'or qe m'as balhado,
Al pitxou detx la troubaras :
In riren tu la y as boutado,
In souspiran la tiraras ! »

(La bague d'or que tu m'as baillée, — Au petit doigt tu la trouveras : — En riant tu la lui as boutée, — En soupirant tu la tireras ! »)

« Jardin d'amour,
Aimable solitude,
Toi qui languis
De me voir tous les jours,
Raconte-lui
Les tourments que j'endure,
Si je languis
C'est d'avoir trop d'amour. »

« Dans mon jardin
Y a 'ne claire fontaine
Environnée
De lauriers à l'entour ;
Allons-y donc,
Mon aimable maîtresse,

Nous y prendrons
Le plaisir de l'amour ! »

« Petit ruisseau,
Et vous, claire fontaine,
Qui coulez tant
La nuit comme le jour.
Apaisez-vous,
Un moment de silence,
C'est mon amant
Qui chante dans le bois ! »

« Mon cher amant.
Que veux-tu que j'y fasse ?
On me défend
Tous les jours de t'aimer ;
Un autre amant
Est venu à ta place.
Reviens-y, toi,
Tu seras le premier ! »

Dans ces vallons
Le rossignol y chante
Chaque matin
A la pointe du jour ;
Il nous disait
Dans son joli langage :
Les amoureux
Sont toujours malheureux !

Y a chez nous
Une haute montagne :
Où les amants
La montent si souvent :
En la montant
On prend beaucoup de peine ;
En descendant,
Mille soulagements !

Le mal d'amour
Est une maladie,
Le médecin
Ne peut pas la guérir
L'herbe du pré

Qu'elle est tant souveraine,
L'herbe du pré
Peut pas la soulager ! »

Il y aurait bien d'autres exemples à citer, et encore bien des noëls populaires d'une naïveté ravissante ou d'inspiration charmante :
Les bergers, auxquels l'ange a raconté qu'il était un esprit sans corps et ne buvait ni ne mangeait, lui répondent :

San beure, ni san manja,
De qe faria vous per viure ?
Saï vendria pa tan barja,
Chi aia lou ventre deliure ;
Moun ami, San tan de nouvelos,
Leysa-nous diurmi !

(Sans boire, ni sans manger, — Comment feriez-vous pour vivre ? — Vous ne viendriez pas ici tant causer, — Si vous aviez le ventre vide ; — Mon ami, — Sans tant de nouvelles, — Laissez-nous dormir !)
(Velay)

Le Noël suivant, aux bruits de fanfares, recorde d'abord, par son rythme, la cadence balancée des carillons :

Anan auzi las aubados,
Qe s'en benon de souna
Sus de troumpetos daurados,
Dizon qu'un Dalfi sara.

L'uno fa : Tarara

Tararero

Lintanpoun, laderitanpoun,
Et l'autro y fa lou respoun :

Tarara, tarara

Tararero,

Lintanpoun, laderitanpoun,
Noubel bengut, pissou poupon !

(Allons ouïr les aubades, — Qui s'en viennent de sonner — Sur des trompettes dorées, — Elles disent qu'un Dauphin sera. — L'une fait : Tarara - Tararero, — Lintanpoun laderitanpoun, — Et l'autre lui fait le répons : — Tarara, tarara — Tararero — Lintanpoun, laderitanpoun, — Nouveau venu, petit poupon)

(Caorsin)

Ce couplet est tiré d'un Noël de la même province :

Quand furent entrés (bis)
Dedans cette étable,
Marie enfanta
Jésus tout aimable,

Dans un petit coin,
Marie, Marie
Dans un petit coin,
Sur la paille et le foin !

Et le fameux Noël de *la Marche des Rois* :

De boun matin
Ay rescountrat lou trin
De très grans reys
Q'anabon in biatxe ;
De boun matin
Ay rescountrat lou trin
De très grans reys
Desus lou gran camin !

(De bon matin — J'ai rencontré le cortège — De trois grands rois — Qui allaient en voyage ; — De bon matin — J'ai rencontré le cortège — De trois grands rois — Dessus le grand chemin !)

qui n'est pas une production provençale, à pair ou le cuide, mais se trouve également en Limousin et en Caorsin. Il faudrait que l'on finît par comprendre que la Provence ne constitue pas le Midi, qu'il y a autre chose que la Provence dans le Midi : il est vrai que les Provençaux aident avec cure au maintien de cette abusioin. A Moissac-en-Caorsin, le lundi de la Pentecôte, *la Marche des Rois* se joue encore, avec le fifre et le tambour, sur un rythme solennel, en une procession en barque sur le Tarn, pour la bénédiction de l'eau.

Il se faut borner ; je m'arrête. Pour définir, cette petite merveille, digne d'une anthologie, une chanson savoyarde :

Là-haut, sur la montagne,
Il y a un pré ;
Les perdrix et les cailles
Y vont chanter.
J'ai pris mon arbalète,
J'y suis allé ;
Croyant en tuer quatre,
J'ai tout manqué.
C'est le cœur de ma mie
Que j'ai blessé.
« Mie, ma douce mie,
Mal t'ai je fait ? »
« Un petit peu, pas guère ;
Si j'en mourais,
Un baiser de ta bouche
Me guérirait ! »

Voilà un aperçu de l'ancienne poésie populaire. Huy, le peuple lui préfère des rengaines imbéciles de café-concert. Que faire à cela ? Rien. Envis toutes les tentatives, on ne rehaillera pas au peuple le goût, le sens des chansons populaires de l'ancien temps, parce que ce peuple, dont le fonds demeura à peu près autre tel durant cinq ou six siècles, a été radicalement muté par les conditions civilisatrices du XIXe siècle.

Les vieilles chansons ne seront oncques plus populaires ; elles sont irrémédiablement perdues chez le peuple. Certes, les lettrés les goûteront toujours ; mais elles ne seront plus, en même temps, vivantes dans le peuple, ainsi qu'autrefois, ores qu'elles n'étaient pas populairement abolies. Dans les recueils, elles se trouveront embaumées pairement en des reliquaires. Ainsi, pour ceux qui les exhumeront un moment, leur parfum délicieux du passé n'ira pas sans une pénétrante mélancolie, par la sensation que tout cela n'est plus.

Il y aura toujours une vie provinciale, des caractéristiques locales ou régionales : qu'on le veuille ou non. C'est pourquoi il ne faut avoir mie essoine au sujet du régionalisme ; mais ce sera une existence autre. Elle aviera au peuple une âme différente de l'âme séculaire, charmante et naïve, de nos aïeux. Et c'est de cela que les traditionnistes ne sauraient se consoler.